

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **II**, 6.

---

ÉTUDES  
DE GRAMMAIRE FRANÇAISE

(1. ONOMATOPÉES. 2. MOTS ABRÉGÉS.  
3. NÉOLOGISMES. 4. MOTS D'EMPRUNT NOUVEAUX.  
5. HARICOT ET PARVIS)

PAR

KR. NYROP



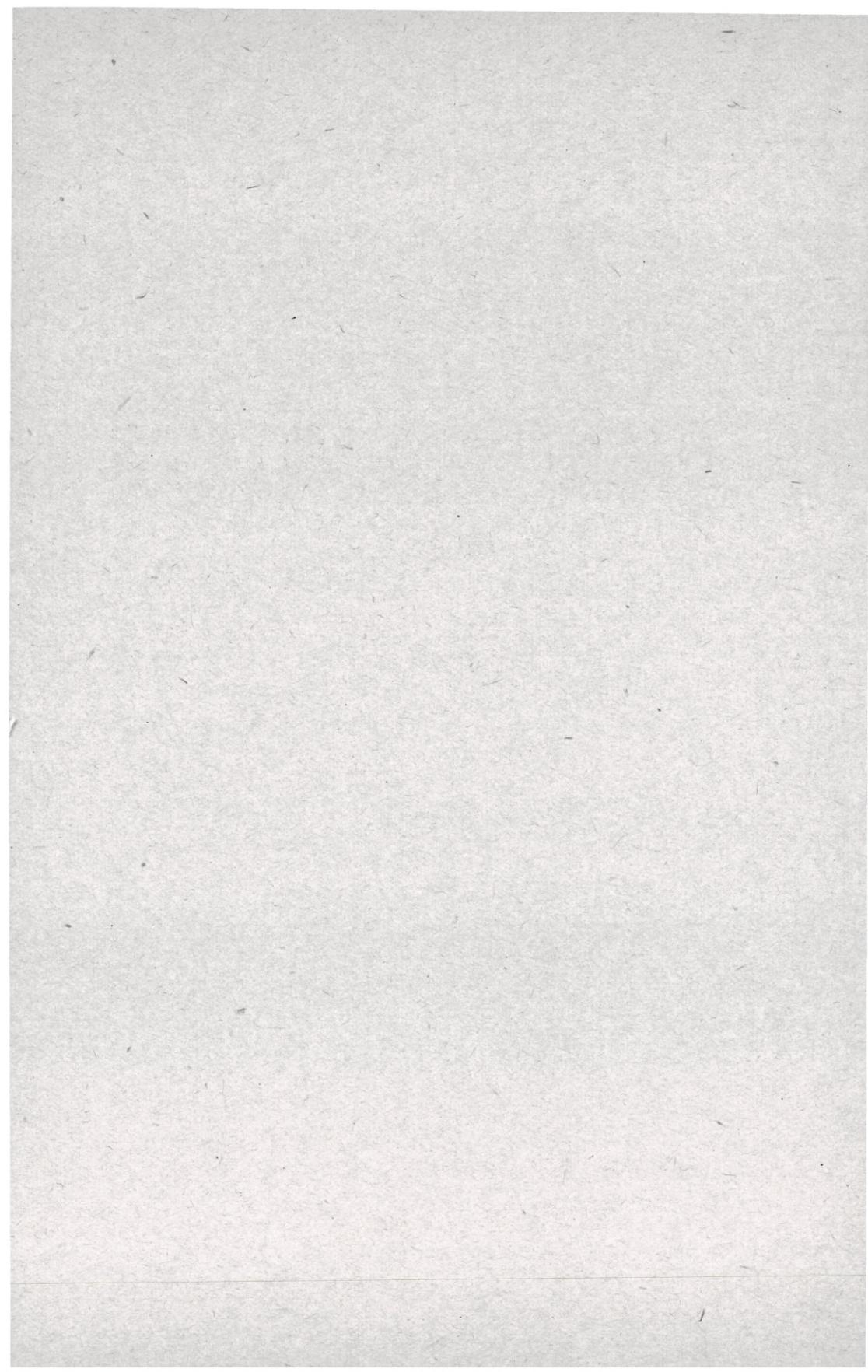
KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1919

Pris: Kr. 1,75.



Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **II**, 6.

---

# ÉTUDES DE GRAMMAIRE FRANÇAISE

(1. ONOMATOPÉES. 2. MOTS ABRÉGÉS.  
3. NÉOLOGISMES. 4. MOTS D'EMPRUNT NOUVEAUX.  
5. HARICOT ET PARVIS)

PAR

KR. NYROP



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1919



## 1. Onomatopées.

Dans une communication présentée à la séance du 11 janvier 1907 et publiée dans *Oversigt over Det kgl. danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger 1906. N° 6* (p. 329 ss.), j'ai étudié les onomatopées en français, leurs sources diverses, leur phonétique et leur rôle dans la langue comme éléments formatifs<sup>1</sup>. Je voudrais maintenant compléter cette étude en y ajoutant les nouveaux exemples rencontrés dans mes lectures de ces dernières années et les quelques observations auxquelles ils donneront lieu.

Les onomatopées sont, pour ainsi dire, des mots sans feu ni lieu. On sait que certains éléments de langage sont exclus plus ou moins systématiquement de beaucoup de dictionnaires. Parmi ces éléments il faut citer en première ligne les onomatopées pures. J'entends par là celles qui ne sont autre chose que des onomatopées et qui ne fonctionnent ni comme substantifs ni comme interjections. Ainsi les lexicographes enregistrent *coucou* et *crinclin* parce que ces deux onomatopées s'emploient aussi substantivement pour désigner l'oiseau qui fait *cou cou* et le mauvais violon qui fait *crin crin*, mais il frappe d'ostracisme *coax* et *miaou* parce qu'on ne dit ni un *coax* ni un *miaou*, mais bien une grenouille et un chat; il est bien entendu qu'on enregistre les dérivés: *coasser*, *coassement*, *miauler*, *miaulement*.

Les onomatopées pures sont également exclues de la plupart des grammaires historiques ou autres. Elles jouent pourtant un rôle assez important dans la formation des mots. Il suffit de rappeler le très grand nombre de verbes qui sont

<sup>1</sup> Sous une forme revue et corrigée l'étude a été réimprimée dans le troisième volume de ma *Grammaire historique de la langue française*.

d'origine onomatopéique tels que *babiller, caqueter, chuchoter, claquer, cracher, craquer, croquer, criquer, crisser, flaquer, gargouiller, (haleter,) hucher, papoter, pisser, ronfler, tinter, zézayer* et *bêler, boubouler, chuinter, coasser, croasser, glouglouter, hennir, japper, miauler, ronronner, roucouler*, etc.

Il faut encore ajouter que les onomatopées se renouvellent constamment. On sait qu'elles ne subissent pas ordinairement les changements phonétiques auxquels sont exposés les autres mots, mais on ne cesse d'en créer de nouvelles. C'est ainsi que les onomatopées nous montrent aussi bien que les autres catégories de mots les efforts continués de l'esprit humain pour trouver à chaque fait nouveau une nouvelle expression linguistique qui le décrive de quelque manière.

1<sup>o</sup> C'est dans le domaine des mots qui cherchent à imiter le bruit produit par les armes à feu que la création d'onomatopées a été le plus fertile dans ces dernières années. Avant la guerre mondiale on se tirait d'affaire avec très peu d'expressions onomatopéiques; dans la littérature antérieure à 1914 on ne peut en signaler que trois ou quatre. Au temps de la Renaissance le canon faisait *petouf*, comme il ressort de la vieille farce des trois Galants, où le Badin s'écrie:

Si je venoys a estre pape,  
Et que j'alase en la bataille,  
On frape d'estoq et de taille,  
Ainsy que malheur vient a coup,  
Y ne faudroict c'un mechant coup  
De canon, qui trop pince et mort,  
*Petouf!* voyela le pape mort,  
Et Naudin tout ensemblement.

(EM. PICOT, *Recueil Général des Sotties*, t. III, p. 331—332.)

Le mot *petouf* paraît complètement disparu. Depuis fort longtemps le canon fait *boum*, et le fusil *pan pan* ou *pif paf*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Je profite de l'occasion pour ajouter que je viens de trouver dans un conte récent une expression spéciale pour imiter le bruit que

Ces expressions sont tellement communes qu'il est superflu d'en donner ici des exemples littéraires. Je ferai seulement remarquer que pour les enfants le fusil fait *boum* comme le canon. Ex. : J'espère qu'il m'a rapporté un fusil, un vrai fusil qui fera *boum* quand je tirerai et qui tuerait tous les oiseaux du jardin. (M<sup>me</sup> I. DE SOBOL, *Moi et mes poupées*, p. 74—75.)

Cet état de choses assez primitif ne subit aucun changement lors de la guerre de 1870. En parcourant les romans ou autres livres qui s'occupent des événements de »l'année terrible« on voit que la description des effets produits par les armes à feu y tient peu de place. Les canons font toujours *boum*, les fusils et les mitrailleuses *pan pan*. Très rarement on a lieu de constater la création d'une nouvelle onomatopée pittoresque. Il est instructif de lire les quelques lignes citées plus haut (p. 10) du comte d'HÉRISSON dans lesquelles cet officier d'ordonnance du général TROCHU imite le bruit produit par un obus non éclaté à l'aide du seul mot *fluc*.

On n'attachait aucune importance aux effets sonores du tir, ou en tout cas on ne s'efforçait pas de les peindre à l'aide de mots imitatifs. Tout au plus on se contentait de les décrire en recourant à des substantifs et à des adjectifs qui pussent en donner une idée; mais jamais aucun essai d'imitation directe.

Citons à ce sujet la description détaillée que donne le comte d'HÉRISSON<sup>1</sup> du bruit que produit l'éclatement d'un obus: »J'entendais en même temps un concert de sifflements aigus, de bourdonnements graves, mêlés de notes sonores et de notes douces, tous les bruits, en un mot, que produisent, en traversant l'atmosphère, les éclats d'obus, suivant leurs formes et leurs dimensions«.

produit le pistolet: Ce n'est rien du tout qu'un coup de pistolet. Bang! un petit bruit sec! Peu de chose! (ANDRÉ SALMON, *Monstres choisis*, Paris 1918. P. 189.)

<sup>1</sup> *Journal d'un officier d'ordonnance*. Dixième édition. Paris, 1885. P. 312.

Ces quatre dernières années l'ancien état de choses a subi un changement radical. Les progrès réalisés dans la fabrication des armes et de tous les engins de guerre, — progrès qui sont à la fois la gloire et la honte de notre temps, — ont tout révolutionné. Les armées modernes tuent à une distance incroyable et par les procédés les plus raffinés — si un tel mot peut être employé en parlant de choses si lugubres — et les projectiles produisent, grâce à leur vitesse, à leur grandeur, à leur force d'explosion, des effets sonores d'une nature tout à fait accablante. Le bruit infernal produit par les balles, les boulets, les bombes, les grenades, les obus, les shrapnells, les marmites, assourdissent les soldats en faisant éclater leur tympan ou les rendent à moitié fous.

Il est naturel que les auteurs qui veulent donner une peinture réaliste de la monstrueuse guerre actuelle cherchent aussi à donner à leurs lecteurs une idée des différents bruits propres à une bataille, à une attaque. C'est pourquoi les romans de guerre publiés pendant ces dernières années présentent un assez grand nombre de nouvelles créations onomatopéiques. Quelques-unes d'entre elles sont formées avec un talent d'imitation assez heureux; elles surprennent par leur forme bizarre et pittoresque; mais la plupart ne donnent qu'une idée tout à fait insuffisante et vague du bruit qu'elles ont pour but de reproduire. Et cela se comprend facilement. Un officier français qui a pris part à la guerre depuis le mois d'août 1914 et qui a passé de longs mois dans les tranchées, a imité devant moi les bruits étranges qui accompagnent l'éclatement d'un shrapnell, et j'ai pu constater combien l'imitation graphique qu'ont essayée plusieurs romanciers, est défectueuse sous tous les rapports. Passons maintenant aux exemples:

*Bjjj . . . Vvvv Bong Rangg* imite le bruit d'une «marmite». Ex.: *Bjjj! . . . Vvvv! Bong! Rangg!* Encore une: A cent mètres la chaussée de la route explosa dans toute sa largeur. (BENJAMIN, *Gaspard*, p. 272.)

*Broum* exprime le bruit produit par un avion dont la marche est subitement accélérée. Ex.: Broum! Notre appareil reçoit la poussée d'un éclatement qui s'est produit derrière nous (NADAUD, *Chignole*, p. 185). Broum!... nous sommes environnés d'éclatements (*ib.* p. 45).

*Bsss*, *bss* ou *bsssi*, *bssi* imite le sifflement d'une fusée de signalisation (ou fusée-signal); on ajoute *poum* pour dépeindre le bruit produit par l'éclat de la fusée. On en trouve un exemple dans NADAUD, *Chignole* p. 198. Comp.: Il courbe brusquement la tête, nous aussi: *bsss*, *bss*... — La fusée! Elle est passée (HENRI BARBUSSE, *Le feu* p. 232). La même onomatopée sert aussi à imiter le sifflement d'une balle et se combine parfois avec *flac*. Ex.:

— Je pique à fond... L'aviatik fait de même et nous arrose.

— *Bzi*... *flac*. Une balle démolit le porte-montre, à deux mains de ma figure. (MARCEL NADAUD, *En plein vol* p. 14.)

*Gy* exprime le bruit produit par une bombe lancée d'un avion. Ex.: Les hauts-fourneaux? — Oui... envoie le paquet. — *Gy!* (NADAUD, *Chignole* p. 80.)

*Patara d'zim* imite le bruit produit par un canon. Ex.: Je ne puis vivre dans cette incertitude. Malgré le danger... je cours la rejoindre... *Boum!*... *Patara d'zim!* C'est au moins un 350 lourd... très lourd. (*Bulletin des Armées de la République*, 31 oct., 1917, p. 9.)

*Tac! tac! tac!*... imite le son des mitrailleuses. — Ex.: *Tac! tac! tac!*... Les mitrailleuses donnent sans trêve, Les balles nous claquent en pleine face. (P. BOURGET, *Le sens de la mort*, p. 195). *Tac, tac, pan!* Les coups de fusil, la canonnade. (H. BARBUSSE, *Le feu*, p. 7.)

*Vrrrran*... *vrrran* sert à imiter le feu de barrage. Ex.: Il y a eu un barrage de 75 *vrrrran*... *vrrran* (HENRI BARBUSSE, *Le feu* p. 242.)

*Zim* peint le bruit d'une balle. Ex.: De la tranchée, comme la nuit tombait, j'ai eu la fantaisie de r'luquer queque chose.

Je me dresse sur les ressorts, je montre le haut du caillou  
 ... zim! ... Ça n'a pas traîné. (B. VALOTTON, *Au pays de la mort* p. 8). On était couchés tous dans l'herbe ... Ça buquait.  
 Pan! Pan! Zim, Zim ... (H. BARBUSSE, *Le feu* p. 34.)

Il est intéressant de constater que les onomatopées pures servent aussi à désigner le projectile qui produit le bruit en question. Il y a ainsi des obus qui s'appellent *glinglin*, *zinzin*, *dzindzin*, *zimboom*, *miaulant*.

Ajoutons que le chansonnier des armées THÉODORE BOTREL, dans une chanson intitulée «Chantons l'artillerie» a décrit, l'effet acoustique du »75« du »Rimailho«:

Aussitôt que commence  
 Leur petite romance,  
 Ah! le joli duo  
 (Vive le »75«!)  
 Que répète l'écho!  
 (Vive le »Rimailho«!)

L'une a la voix limpide,  
 L'autre a le creux solide,  
 L'une est le soprano,  
 (Vive le »75«!)  
 L'autre est le contralto  
 (Vive le »Rimailho«!)

(*Les chants du bivouac*. Paris, 1914. P. 187.)

2<sup>o</sup> Le groupe des armes à feu est sans aucun doute celui qui a fourni le plus grand nombre de créations onomatopéiques nouvelles. Nous passons maintenant aux autres groupes moins importants, et nous citerons à côté de quelques formations récentes un certain nombre d'exemples qui nous avaient échappé lors de la publication de notre première étude en 1907. Voici d'abord quelques imitations des cris d'animaux.

Bécasse. — *Pit pit*. Ex.: Nous ferons lever les bécasses, et quand tu entendas: pit, pit, dresse l'oreille. (J. RENARD, *Poil de Carotte*.)

Canard. — Dans les patois savoyards on se sert du verbe *canqueter* pour désigner la voix du canard.

Chien. — *Ouah ouah*. Dans »La Glu« de J. RICHEPIN, Marie-Pierre fait le chien, la Glu lance un bâton dans l'eau, et il court le chercher en faisant *ouah! ouah!*

Coq. — Pour le verbe onomatopéique rappelons le passage suivant:

»Dit on: je coqueline, ou bien: je coquerique?

— Les deux! — Ah! — *line* est tendre et *rique* est plus  
lyrique«.

(E. ROSTAND, *Chantecler*, IV, sc. 2.)

Dindon. — A côté de la forme ordinaire *glou glou* on trouve aussi *blou blou*. Ex.: Un grand dindon qui fait blou blou blou. (J. RICHEPIN, *La Glu*.)

Hibou. — On trouve dans »Chantecler« de ROSTAND plusieurs verbes qui imitent le cri de cet oiseau: Quand on hue ... Et qu'on huit .... Lorsqu'on ulule .... Et qu'on hou-loule. (II, sc. 7.)

Jars. — *Piau piau*. Ex.: Le jars, tranquille, les pattes repliées sous lui, la tête haute, l'œil brillant, faisait tout doucement à ses oies reposant autour de lui: Piau, piau, piau. (E. LE ROY, *Jacquou le Croquant*, p. 57.)

Merle. — *Tututu* ou *turlututu*. Le verbe servant à désigner le chant du merle est *tutututer* (ROSTAND, *Chantecler*. I, sc. 1) ou susurrer. (J. RICHEPIN, *La Glu*.)

Paon. — Le cri de cet oiseau est imité par *é... on*. Dans »Chantecler« d'E. ROSTAND le merle appelle le paon Chevalier d'É... on. (I, sc. 4.)

3<sup>o</sup> Nous citerons ensuite un certain nombre d'onomatopées appartenant à des domaines très divers:

*Boum boum* imite non seulement un coup de canon, mais

tout bruit sourd, et il est très employé dans le langage des enfants. Ex.: Et comme il ne répondait toujours pas, je commence à dégringoler l'escalier en trainant après moi mon cheval, ma voiture et ma poupée Chaperon-Bleu.

Boum! boum! boum! on devait nous entendre dans toute la maison. (M<sup>me</sup> J. DE SOBOL: *Moi et mes poupées* p. 24.)

*Bssi* ... *Poum*. — Nous avons déjà signalé cette onomatopée comme servant à imiter le bruit d'une fusée. (Voir ci-dessus, p. 7); elle imite aussi le bruit que produit une bouteille de champagne, quand on la débouche. Ex.: *Bssi* . . . . *Poum* . . . . *Champagne*. Comme on en boit dans son rêve. (MARCEL NADAUD, *Les derniers mousquetaires*, p. 189.)

*Clà clà* exprime le frisson de la fièvre. Ex.: Hier matin son accès l'a reprise, et depuis deux jours elle ne fait que grelotter, *clà clà*. (A. DAUDET, *Le trésor d'Arlatan*, p. 26.)

*Cli cli* imite le bruit d'un éventail. Ex.: L'éventail, que l'on voit jouer sur la joue, sur la gorge, avec une si jolie prestesse, dont le *cli cli* annonce si bien la colère. (E. et J. DE GONCOURT, *La femme au dix-huitième siècle*, p. 37.)

*Cric crac* peint le craquement de la neige quand on marche dessus. Ex.: La neige fait *cric crac* sous nos pieds. (J. DE SOBOL, *Moi et mes poupées*, p. 53.)

*Croô* imite le ronflement. Ex.: *Croô*, répondit Volpatte qui ronflait. (HENRI BARBUSSE, *Le feu* p. 236.)

*Dig ding, dong, ding*, bruit des grelots. Ex.: Les grelots du cheval dansaient. *Dig, ding, dong, ding*. (R. ROLLAND, *Jean Christophe. L'aube*, p. 46.)

*Dzing*. Ex.: *Moi j'suis pas méchant*, dit Blaire. *J'ai des gosses, et ça me turlupine, chez nous, quand il faut que je tue un cochon que je connais; mais de ceux-là, j'en embrocherai bien un — dzing — en pleine armoire à linge*. (HENRI BARBUSSE, *Le feu*, p. 36.)

*Flac*. Ex.: Deux obus allemands viennent tomber derrière nous au milieu des troupes entassées. Ni l'un ni l'autre

n'éclatent; le contact mou du corps humain les a empêchés de frapper rudement la terre et de s'enflammer par la percussion. Ils ont fait, en tombant sur ces hommes, le bruit exact d'une grosse pierre qui s'enfonce dans la boue: Flac! (Le comte d'HÉRISSEON, *Journal d'un officier d'ordonnance*. Paris, 1885 Pag. 290.)

*Plac-ploc*, bruit des fers à cheval contre le pavé. Ex.: Devant eux, sous les branches basses, ploc-ploc, faisant sonner les pierres, plac-ploc, le petit cheval blanc dans l'ombre, balançait son cou, balançait sa croupe, balançait ses sacs. (A. DE CHATEAUBRIANT, *Monsieur des Lourdines*, p. 43.)

*Plin plin, plan plan* imite les sons du luth. Ex.: Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu . . . Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin plin plin. Plin tan plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent pas par ce temps-là. Plin, plan. (MOLIÈRE, *Le malade imaginaire*. Premier Intermède.)

*Schproum*, bruit, tapage. Ce mot, que je n'ai trouvé dans aucun texte ayant trait à la guerre, est relevé par M. L. SAÏNÉAN dans son *Dictionnaire de l'argot de la guerre*. (p. 111, 160.)

*Tacot* ou *taquet*. Ces substantifs de nature onomatopéique désignent d'abord un petit appareil qui dans les métiers à tisser, met en mouvement la navette volante, puis une automobile usée, une guimbarde. Avec la guerre *tacot* a beaucoup étendu son domaine et s'est appliqué à toute voiture ou bicyclette, au fourgon, et même au canon et au fusil.

*Tin tin* peint le son que produit l'argent qu'on compte. Ex.: Cent mille francs en bon argent tin-tin, le jour des noces? (A. DAUDET, *Numa Roumestan*, p. 31.)

*Toc toc*, battement du cœur. Ex.: C'est le Coq! Pour lequel tous les cœurs font toc toc. (E. ROSTAND, *Chantecler*, I, sc. 2.)

*Train-train*. Ex.: On parle presque quotidiennement

pour ce que j'appellerai le train-train de la guerre sur place. (D'HÉRISSE, *Journal d'un officier d'ordonnance*, p. 173.)

*Turlututu*. Cette onomatopée sert ordinairement à imiter le son de la flûte ou du mirliton. FRANÇOIS PORCHÉ s'en est servi pour peindre le son que produit la trompette: (Une fanfare lointaine.) Écoute, écoute, entends-tu? Turlututu . . . La trompette de la garde! (*Les Butors et la Finette*, p. 78). Ordinairement la trompette dit *ratata* ou *tatarata*<sup>1</sup>.

*Tutu-panpan* imite le son du fifre et du tambour des Provençaux. Ex.: Au moins, tu ne vas pas mener tes dames chez ce joueur de tutu-panpan. (A. DAUDET, *Numa Roumestan*, p. 65.)

*Vrombissement*, substantif formé pour imiter le bruit d'une machine à coudre. Ex.: Toute la nuit nous entendîmes dans la chambre de Blanche de Castille, voisine des nôtres, le vrombissement irritant d'une machine à coudre. (ANDRÉ SALMON, *Monstres choisis*. Paris, 1918. P. 25.)

*Tzing*, imite le bruit que produit une marotte. — Ex.: La Bande, se précipitant alors à la poursuite d'un Triboulet qui passe en gambadant: Quel est ce fou? — Le Fou, se sauvant et agitant sa marotte: Tzing! Tzing! (E. ROSTAND, *L'Aiglon* IV, sc. 9.)

<sup>40</sup> Je finis en appelant l'attention sur les chansons de métier, qui se servent volontiers d'onomatopées; elles cherchent à imiter le bruit que produisent les outils, engins ou machines propres au métier en question ou celui qui accompagne les mouvements qu'exécutent les artisans. Les formations onomatopéiques prêtent aux chansons de métier beaucoup de vivacité et une force dramatique particulière. Voici comme exemple le refrain de la chanson des tisserands:

Et tipe tape, et tipe tape,  
Est-il trop gros? est-il trop fin?  
Et couchés tard, levés matin

<sup>1</sup> Voir *Grammaire historique de la langue française*, III, § 24.

Sroun, lan, la,  
 En roulant la navette,  
 Le beau-temps reviendra —<sup>1</sup>

## 2. Mots abrégés.

On abrège les mots de plusieurs manières différentes. On peut en supprimer soit le commencement soit la fin. Le premier phénomène s'appelle «aphérèse», le deuxième «apocope». L'aphérèse est représentée par des formes telles que *Colin*, *Goton*, *pristi*, *pitaine* pour *Nicolin*, *Margoton*, *sapristi*, *capitaine*. L'apocope s'observe dans *Adèle*, *boni*, *boul' Mich*, *méto*, *sous-off* pour *Adélaïde*, *boniment*, *boulevard St.-Michel*, *métropolitain*, *sous-officier*.

La manière la plus radicale d'abrégier les mots consiste à les réduire à leurs initiales. C'est un procédé qui s'est surtout développé dans ces derniers vingt ans. Il est très pratique; c'est pourquoi on s'en est surtout servi dans le langage sportif et dans le langage ministériel ou plutôt administratif. La guerre mondiale lui a enfin donné une extension considérable.

La réduction d'un mot à la seule initiale a surtout lieu quand il s'agit du titre d'une société, d'une réunion, d'une administration ou d'un service. L'abréviation n'a souvent qu'une valeur purement graphique; mais il se peut aussi qu'elle intéresse la langue parlée.

Parfois on réunit les lettres initiales en leur donnant leur prononciation conventionnelle et on arrive de cette manière à former un mot nouveau, un substantif, dont on peut même tirer des dérivés. La vie affairée et essoufflée du XX<sup>e</sup> siècle influence la langue de plusieurs manières<sup>2</sup>. Il s'agit surtout de ne pas perdre de temps, il faut être bref et précis. Les cartes postales, les petits bleus, et les dépêches contrecarrent

<sup>1</sup> E. ROLLAND: *Chansons populaires* I, p. 309.

<sup>2</sup> Comparez ma *Grammaire*, IV, § 79.

l'emploi de mots superflus et favorisent le développement d'un style tout à fait laconique.

Les différents langages techniques recourent également à un grand nombre d'élisions et de raccourcissements souvent incompréhensibles aux non-initiés, et l'emploi des initiales pour les mots entiers cadre à merveille avec le besoin général d'éviter toute longueur. Pourquoi continuer à dire *la Confédération générale du Travail*? C'est long et compliqué. On écrit C. G. T. et tout le monde comprend cette abréviation. Pourquoi ne pourrait on pas être aussi laconique et concis en parlant? Un beau jour quelqu'un qui a voulu faire très vite a dit *la cégété*; il n'a pas tardé à trouver des imitateurs; le mot a fait fortune et on a même créé le dérivé *cégétéiste*.

Un mot tel que *la cégété* est une innovation dans la langue, et comme toute innovation il a trouvé des adversaires. Officiellement tout néologisme commence toujours par être critiqué et condamné; mais les grammairiens et les puristes ont beau tonner, le langage se renouvelle sans interruption.

En 1903 M. PAUL BOURGET a publié un roman intitulé «L'Étape». On y lit le curieux passage suivant: «Il s'agissait de l'U. T., dit la jeune fille. Comme on voit, elle employait la sorte d'abréviation, empruntée aux habitudes anglo-saxonnes et qui trahirait seule l'origine étrangère et artificielle de ces groupements périlleux» (p. 80).

A propos de ce passage, que j'ai cité dans ma *Grammaire historique de la langue française* (III, § 5), mon savant ami M. EMMANUEL PHILIPOT me fit l'observation suivante: «Paul Bourget est bien en retard s'il croit que la prononciation U. T. pour les deux mots complets constitue un signe infaillible de l'origine étrangère d'un individu. Même au moment où il écrivait l'Étape, c'est-à-dire il y a sept ans environ, il était en retard. Sans doute je reconnais que l'usage de ces abréviations est dû à l'influence anglaise. Il a pénétré d'abord dans les sociétés sportives, et c'est là encore qu'il est le plus développé.

Une société sportive ne se désigne jamais que par ses initiales, qui sont souvent très nombreuses. Mais le procédé en question est bien plus répandu que vous ne le dites en dehors de ces cas où l'intrusion anglo-saxonne est palpable. Depuis que je fréquente les universités je n'ai jamais entendu appeler autrement que P C N, le premier examen préparatoire aux études de médecine (il comprend : Physique, Chimie, Sciences Naturelles). Les P C N sont les étudiants de médecine de 1<sup>ère</sup> année. Ce terme n'appartient nullement à l'argot spécial des étudiants ; il est pour ainsi dire officiel. C'est là le cas le plus frappant que je puisse vous citer pour le moment. De même, les Universités Populaires sont très souvent appelées les U P. D'une façon générale, toutes les associations, sportives ou non, se désignent de plus en plus par les initiales, et le public, le grand public admet cet usage et s'y soumet très volontiers. A Rennes, lorsque les étudiants de l'Union Républicaine donnent un bal, on ne parle en ville que du « bal de l'U ». Les employés des Postes, Télégraphes et Téléphones sont les P T T. Il est vrai que cette dernière abréviation ne me paraît pas encore bien sortie de l'argot professionnel.

Il est indubitable que le point de départ de ces formations nouvelles est à chercher dans le langage sportif, qui en a abusé parfois, comme il résulte des amusantes répliques suivantes d'une pièce publiée en 1912.

Geo. — Figure toi qu'il y a eu hier un match de rugby entre la F. Q. M. C. K. et la R. U. A. C. B. sur le terrain de l'U. S. D. S.

Hélène. — Qu'est-ce que c'est que l'U. S. D. S. ?

Geo. — L'Union sportive du département de la Seine.

Hélène. — Eh bien, tu ne peux pas dire l'Union sportive du département de la Seine ?

Geo. — La vie est si courte, madame Harlay. (LUCIEN NÉPOTY, *Les petits*, I, sc. 7.)

Je vais maintenant réunir en ordre alphabétique tous les

exemples de pareilles formations que mes séjours en France ou mes lectures m'ont fait connaître:

C. G. T. — On dit couramment en France *la C. G. T.* pour la Confédération Générale du Travail. On a même formé le dérivé *Cégétéiste* ou *Cégétiste* (voir plus haut page 14).

P. C. N. — Ces initiales signifient Physique, Chimie, sciences Naturelles et elles désignent le premier examen préparatoire aux études de médecine (voir plus haut p. 15).

P. T. T. — Les employés des Postes, Télégraphes et Téléphones sont appelés les PTT.

R. P. — Représentation proportionnelle. L'abréviation désigne le projet de réforme électorale agité depuis les élections de 1910. Les partisans de la R. P. se sont appelés *Erpéistes* ou *Erpistes*. On a parlé du père de la R. P. et de *l'Erpéisme*.

T. C. F. — *Touring-Club de France*. Le T. C. F. appelle, depuis quelque temps, ses adhérents les *técéfistes*.

U. P. — Les *Universités Populaires* étaient très souvent appelées les U. P.

W. C. — L'abréviation si pratique et si décente W.-C. ne paraît s'introduire que bien lentement en France. Je me rappelle qu'à Rennes en 1909 un jeune instituteur de ma connaissance s'en est servi; c'est la première et la seule fois que je l'aie entendue, et j'ajoute qu'un collègue universitaire rennais, qui prenait part à la conversation, a immédiatement relevé l'expression et l'a taxée d'anglicisme que n'employaient pas et ne devraient pas employer les Français. Maintenant l'usage n'a guère changé. Dans une petite note anonyme sur l'argot des mathurins<sup>1</sup>, en usage pendant la guerre, il est dit que *le W-C* s'appelle *la poulaine*.

La guerre a développé l'emploi des seules initiales d'une manière extraordinaire. Le langage militaire administratif en est plein, et les termes abrégés ont passé du langage adminis-

<sup>1</sup> *Bulletin des Armées de la République*. 3<sup>me</sup> Année, 18 juillet, 1917. P. 7.

tratif à la langue ordinaire. Tout le monde parle de la guerre et de l'armée, tout le monde a été obligé de se servir des termes abrégés. Pour s'en convaincre on n'a qu'à ouvrir les romans modernes qui s'occupent de la guerre et on sera étonné de l'usage étendu que font les auteurs des abréviations militaires. Voici à titre de preuve une page copiée dans un des romans les plus lus :

»Et chacune de nos divisions . . . renferme trois R. I. — régiments d'infanterie; — deux B. C. P. — bataillons de chasseurs à pied; un R. I. T. — régiment d'infanterie territoriale — sans compter les régiments spéciaux, Artillerie, Génie, Train, etc., sans non plus compter l'État-major de la D. I. (division d'infanterie), et les services, rattachés directement à la D. I. Un régiment de ligne à trois bataillons occupe quatre trains: un pour l'E. M., la compagnie de mitrailleuses et la C. H. R. (compagnie hors rang), et un par bataillon . . .

. . . . .  
C'est d'abord tous les services du Corps d'Armée qui partiront et les E. N. E. — éléments non endivisionnés, c'est-à-dire rattachés directement au C. A.

Comme E. N. E. du Corps d'Armée, il y a l'artillerie du Corps, c'est-à-dire l'Artillerie centrale qui est en plus de celle des divisions. Elle comprend l'A. L. — artillerie lourde, l'A. T. — artillerie de tranchée, les P. A. — parcs d'artillerie, les auto-canons, les batteries contre-avions, est-ce que je sais! Il y a le Génie, la Prévôté, à savoir le service des cognes à pied et à cheval, le Service de Santé, le service vétérinaire, un escadron du Train des équipages, un régiment territorial pour la garde et les corvées du Q. G. — Quartier général — le Service de l'Intendance (avec le Convoi administratif qu'on écrit C. V. A. D. pour ne pas écrire C. A. comme le Corps d'Armée

. . . . .  
Il y a aussi la Section du Courrier, la Chancellerie, la S. T. C. A. — Section topographique du Corps d'Armée qui

distribue les cartes aux divisions et fait des cartes et des plans, d'après les aëros, les observateurs et les prisonniers. (HENRI BARBUSSE, *Le feu*, p. 103—105.)

Sans les explications ajoutées le passage cité serait bien certainement inintelligible à la plupart des lecteurs, et je parle non seulement des lecteurs étrangers, mais aussi des lecteurs français civils. Même pour les militaires l'écriture par signes abrégatifs offre beaucoup de difficultés, parfois aussi de véritables énigmes. Je citerai à ce propos une anecdote que m'a racontée récemment un fonctionnaire français très haut placé.

Un jour, le chef d'un escadron reçoit l'ordre d'envoyer au dépôt les J. P. P. Il se creuse la tête pour trouver le sens de ces initiales mystérieuses; mais en vain. Comme il ne veut pas avouer son ignorance, il se tire d'affaire d'une manière bien simple. Il passe l'ordre à son major en le priant de faire vite et de trouver tout de suite les J. P. P. de l'escadron et de les envoyer au dépôt. Le major ne comprend pas mieux que son chef de quoi il s'agit, mais il rassemble les soldats en leur disant que les J. P. P. doivent retourner au dépôt. Quelques soldats désireux d'un repos inespéré se présentent et on les envoie au dépôt. Quand ils sont arrivés là, on est plein d'étonnement et on leur demande pourquoi ils ont quitté leur escadron. Ils répondent très tranquillement que le major avait dit aux J. P. P. de se rendre au dépôt et qu'ils s'étaient présentés tout de suite pour se reposer un petit peu de leurs fatigues. Un immense éclat de rire accueille cette explication. Comment, vous êtes des J. P. P.??? Mais vous ne savez donc pas que les J. P. P. sont les Juments primées pleines.

Nous allons donner maintenant par ordre alphabétique un choix des abréviations employées dans le langage militaire<sup>1</sup>. Elles offrent, à côté de leur utilité pratique, un intérêt assez

<sup>1</sup> Voir *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*. Paris, 1916. Le tableau des signes abrégatifs que donne ce dictionnaire est très nourri et le plus complet que nous connaissions. Cependant il serait maintenant possible de l'augmenter notablement.

varié; plusieurs d'elles nous font voir comme dans un éclair les différents côtés de la guerre, elles nous font rêver et frémir et une fois de plus maudire la guerre comme le crime des crimes.

Je renvoie à des signes abrégatifs tels que C. E., D. C. A., F. M., I. M. M., M. A., etc.

A. — Cette initiale représente: Artillerie, Aéronautique, Ambulance, Adjoint, Auxiliaire. Exemples: A. C. (Artillerie coloniale), A. H. C. (Ambulances et hôpitaux de campagne), A. I. C. (Adjoint de l'intendance des troupes coloniales), A. M. (Aviation militaire), etc.

C. E. — Service du *contre-espionnage*.

C. E. O. — *Corps expéditionnaire d'Orient*.

C. G. — *Croix de guerre*.

D. C. A. — Service de la *défense contre les avions*.

D. M. A. P. — *Direction de matériel automobile et de personnel*.

E. M. — *État-major*. Les deux initiales figurent dans de nombreuses combinaisons telles que E. M. A. A. (*État-major de l'artillerie d'un corps d'armée*), E. M. B. C. (*État-major de brigade de cavalerie*), E. M. I. C. (*État-major de brigade d'infanterie coloniale*), etc.

F. M. — *Front de mer*.

G. H. — *Génie hydrographique*.

H. O. E. — *Hôpital d'évacuation*.

I. M. M. — *Corps des interprètes militaires*. Le redoublement de l'm est dû au besoin pratique d'éviter la confusion avec I. M. (*Inscription maritime*). I. R. C. — *Infirmier (régimentaire) de chevaux*. J. M. — *Justice militaire*.

M. A. — *Mécanicien aérostier*.

O. A. I. C. — *Officier d'administration de service de l'intendance coloniale*.

P. C. R. — *Personnel des commissionnaires de ravitaillement*.

P. D. D. M. — *Le petit déjeuner du matin, le jus*.

P. S. — *Poudres et salpêtres.*

P. S. P. — *Poste sémaphorique.*

Q. G. — *Quartier général.* Il s'agit ici d'un terme général, et les deux lettres s'emploient le plus souvent accompagnées d'une autre lettre qu'on fait précéder ou suivre: G. Q. G. (*Grand quartier général*), Q. G. A. (*Quartier général d'armée*), Q. G. B. (*Quartier général de brigade*), Q. G. C. (*Quartier général de corps d'armée*), Q. G. D. (*Quartier général de division*), Q. G. G. (*Quartier général de groupe d'armées*). Ces abréviations peuvent être variées de différentes manières, et on s'en sert dans la langue parlée, comme il ressort du passage suivant: Qui t'a dit ça? — Il indique ses sources: L'adjudant commandant le détachement de territoriaux qui fait les corvées au Q. G. du C. A. — Au quoi? — Au quartier général du corps d'armée. (HENRI BARBUSSE, *Le feu*, p. 42.)

R. — Cette lettre signifie *Réserve, Régiment, Réquisition, Ravitaillement*, selon les circonstances; ainsi R. A. T. veut dire *Réserve de l'armée territoriale*; R. C. F. *Régiment des chemins de fer*; R. V. F. *Ravitaillement de viande fraîche*.

S. — Cette lettre représente encore plus de mots que R. Elle désigne *Service, Section, Secrétaire, Spahi, Sapeur, Sous-intendant*. Exemples: S. A. (*Services auxiliaires*), S. A. S. (*Section d'automobiles sanitaires*), S. E. M. (*Secrétaire d'état-major*), S. H. A. (*Spahi algérien*), etc.

S. G. E. L. N. — *Section guerre économique. Liste noire.*

T. S. F. — *Télégraphie Sans Fil.* Voici un emploi curieux de cette abréviation, pris dans un roman moderne: La Mie T. S. F., on l'a surnommée comme cela quand elle a débuté avec le lieutenant de vaisseau qui commande le poste de Télégraphie Sans Fil. (C. FARRÈRE, *Les petites alliées*.)

U. — Rappelons qu'on se sert parfois de l'expression allemande *U* pour désigner un sous-marin. Nous lisons p. ex. dans le *Journal des Débats* (10 octobre 1917) un article intitulé: L'évasion de l'U-293. Pourtant il ne faut pas oublier

qu'il s'agit ici d'un pur germanisme, dont on se sert dans les journaux et les Communiqués, qui copient directement l'expression allemande; dans le langage ordinaire on se sert toujours de: sous-marin.

Le phénomène que nous venons d'étudier n'est pas propre au français. Il paraît pourtant presque inconnu aux autres langues romanes, mais il se retrouve dans les langues germaniques et scandinaves. Nous avons déjà vu que les Français, au moins dans le domaine du sport, ont imité un procédé anglais, et l'allemand, ainsi que le danois, offrent beaucoup de cas tout à fait analogues.

Pour l'anglais, l'emploi des simples initiales est très répandu dans la langue parlée. Outre les titres de nombreux clubs sportifs on peut citer les noms de différentes décorations. On dit ainsi *He has got the V. C. (Victoria Cross)*; on dit même *K. B. (Knight of the Bath)*, *K. C. B. (Knight Commander of the Bath)*, *K. G. (Knight of the Garter)*. Rappelons aussi les titres académiques et autres tels que *M. A. (Master of Arts)*, *B. A. (Bachelor of Arts)*, *A. R. A. (Associate of the Royal Academy)*, *R. A. (Royal Academician)*, *J. P. (Justice of the Peace)*, *M. P. (Member of Parliament)*.

Enfin un assez grand nombre de termes pratiques de différente sorte: *The train arrived at 6 a. m. (ante meridian)* ou *p. m. (post meridian)*. *He died 184 B. C. (before Christ)*. *He had not seen the I. O. U. (I owe you)*. *A. D. (Anno Domini)*. *M. S. (Manuscript)*. *P. S. (post-script)*. *G. W. (God willing)*.

Pour l'allemand, où notre phénomène est très répandu, je suis heureux de pouvoir renvoyer à une étude spéciale de M. EMIL RODHE<sup>1</sup>. Le philologue suédois cite un grand nombre d'exemples d'abrègements employés dans le langage mercantile, technique, militaire et juridique, dans les réclames et les

<sup>1</sup> *Abkürzungen durch Anfangsbuchstaben* (Moderna Språk. Svensk Månadsrevy för undervisningen i de tre huvudspråken. Göteborg, 1907. P. 53—59).

annonces, dans l'argot des étudiants, etc., et il montre comment on se sert de plus en plus de ces abréviations qui envahissent la langue écrite et finissent dans la plupart des cas par envahir aussi la langue parlée. En voici quelques exemples:

*Gehen sie heute abend in die Versammlung des D. H. V.* (= Deutsch nationale Handlungsgehilfen Verband)? *Der Vortrag neulich im V. f. K.* (= Verein für Kunst) *war ausgezeichnet.* *Die frühere Firma Müller und Schulze ist in eine A. G.* (= Aktien-Gesellschaft) *oder in eine G. m. b. H.* (= Gesellschaft mit beschränkter Haftung) *umgewandelt worden.*

Le procédé est aussi très répandu parmi les étudiants et dans les cercles académiques. Voici quelques exemples, également cités par M. RODHE: *Wo ist denn Lehmann aktiv geworden?* — *Beim A. I. V.* (= Akademisch-juristischen Verein) — *Ach, der ist A. I. V. er geworden? Ich glaubte er wollte zu den V. d. Stern* (= Verein deutscher Studenten) *gehen.*

Rappelons aussi des expressions telles que *D.-Zug* (= Durchgangszug), *L.-Zug* (= Luxuszug), *B. E. W.* (= Berliner Elektrizitätswerke), *B. Z.* (= Berliner Zeitung am Mittag), *S. M.* (= Seine Majestät). *Ein Offizier a. D.* (= ausser Dienst), *ein Offizier z. D.* (= zur Disposition).

Une lampe brevetée d'une construction particulière s'appelle *Degea*. Ce nom mystérieux, qu'on serait peut-être tenté de croire grec, n'est autre chose qu'un assemblage des initiales *D. G. A.* (= Deutsche Gasglühlicht-Aktiengesellschaft).

En danois enfin le phénomène est bien connu sans être très répandu. Comme exemples généralement employés je citerai *Ø. K.* (prononcez *økå*) pour *Østasiatisk Kompagni*, *K. F. U. M.* (prononcez *kåæfuæm*) pour *Kristelig Forening for unge Mænd*, *K. F. U. K.* (prononcez *kåæfukå*) pour *Kristelig Forening for unge Kvinder*, *W. C.* (prononcez *vese*), *H. T. K.* (prononcez *håtekå*) pour *Hærens tekniske Korps*, *A. B.* pour *Akademisk Boldklub*, *K. B.* pour *Københavns Boldklub*. Une fabrique de conserves vient de mettre en vente des *D. K. ter-*

*ninger*, où D. K. représentent *Dansk Kødextrakt*. Le titre du journal B. T. paraît copié sur le B. T. de Berlin.

Ces mots font maintenant partie du langage ordinaire. On s'en sert couramment en parlant aussi bien qu'en écrivant, et ils sont même susceptibles de flexion. Ex.: *Han er ansat i Ø. K. Ø. K.'s Generalforsamling er udsat. Hvorfor er du ikke Medlem af K. F. U. M.? Der vil blive indlagt W. C. i Lejligheden. Der kører en H. T. K.* (automobile militaire).

Il faut citer à part l'expression *ff* qui veut dire: archifin, archibon. On a dit et on dit encore: *Det er ff*. C'était aussi une marque de marchandise; on vendait autrefois et on vend peut-être encore dans les débits de tabac du *FF Portorico*. La même expression s'emploie en Allemagne, où les épiciers vendent du *Kaffee ff* 4,40 marcs le kilo, et du *Kaffee f* 4 marcs le kilo. On dit aussi en allemand: *etwas aus dem ff wissen*, ce qui veut dire *etwas recht gut wissen*. L'origine de ce *ff* est peu claire; on en a proposé plusieurs explications peu satisfaisantes. Selon l'opinion la plus répandue *ff* serait pour *fin fin* (fein fein); on a aussi voulu y voir l'abréviation musicale qui signifie *fortissimo*.

Je rappellerai ensuite un autre terme isolé propre à l'argot, surtout de Copenhague, à savoir *hp* (prononcez *håpe*), qui représente la phrase vulgaire *jeg (du, han, hun) hænger paa 'en*.

Il faut citer aussi les noms des notes données par les professeurs aux écoliers ou aux candidats qui se présentent aux examens. Pour *ug* (*udmærket godt*), *mg* (*meget godt*), *tg* (*temmelig godt*) la formule abrégée l'a emporté: personne ne pense jamais à dire *udmærket godt*; tout le monde se contente de désigner les deux mots à l'aide de leurs initiales *u* et *g* (prononcez *uge*). Pour *g* au contraire on ne se sert jamais en parlant de la simple initiale, on dit *godt* en toutes lettres.

J'ajoute que dans l'argot spécial des hôpitaux on se sert beaucoup de mots abrégés, pour des raisons purement euphémistiques, pour ménager les malades ou pour des raisons pra-

tiques. Les médecins, les infirmiers et les infirmières emploient souvent les seules initiales des mots. Voici quelques phrases entendues dans un grand hôpital communal de Copenhague:

*Hun blev lagt ind mellem Tb.patienterne. Jeg kommer nede fra S.erne. Der er mange G.er. En A.C.Mand er ikke let at bedøve. Han er allerede e.l. Etatsraaden er snart s.d. Hun har kun været et Aar paa K.H.*<sup>1</sup>

Tous les exemples cités jusqu'à présent ont ceci de commun que les mots nouveaux créés par l'assemblage des initiales se composent des noms des lettres; ainsi C. G. T. se prononce *cégété*. Ce procédé est très pratique et très commode; en gardant les différentes lettres comme des éléments séparés il laisse clairement transparaître l'origine du mot et ne gâche pas sa nature. Mais on recourt aussi, bien que très rarement, à un autre procédé: dans quelques assemblages d'initiales on donne à chaque lettre sa valeur phonétique. Dans la plupart des cas cités ce procédé serait impraticable. Il est impossible de prononcer le groupe de consonnes *cgt*. Mais dès que la possibilité s'en présente, il y en a qui en profitent en formant à l'aide des initiales un mot nouveau qui ne se distingue pas trop des mots ordinaires.

C'est surtout l'allemand qui en offre des exemples. On a mis en vente une préparation spéciale portant le nom curieux de *Wuk*. Ce mot s'explique aisément, quand on le dissout en ses éléments composants qui sont les trois initiales *W u K*, c'est-à-dire *Wurze und Kraft*. Le *Wuk* est une sorte de succédané destiné à faire du bouillon. Une agence de Berlin s'appelle *Bebi*, ce qui n'est autre chose qu'une abréviation très pratique de *Berliner Eilboten-Besorgungs-Institut*. Un autre mot récent de création berlinoise est *Bedag* pour automobile ou taximètre. On dit par exemple: *Wollen wir uns ein Bedag*

<sup>1</sup> *Tb.* = *Tuberkulose*. *S.* = *Syphilis*, *Syphilitiker*. *G.* = *Gonorre*, *Gonorrepatient*. *A. c.* = *Alcoholicus cronicus*. *E. l.* = *ex lecto*. *S. d.* = *sub divo*. *K. H.* = *Kommunehospitalet*.

*nehmen?* Le mot est formé des lettres initiales de *Berliner Elektrische-Droschken-Aktien-Gesellschaft*<sup>1</sup>. Un exemple connu dans le monde entier est *Hapag* ou mieux HAPAG, c'est-à-dire *Hamburg-Amerikanische Paketfahrt-Aktien-Gesellschaft*.

Pour le danois, je ne saurais citer que *Ilvo* (prononcez *ilvo*), qui désignait, avant la guerre, une certaine espèce de pain de seigle. Le mot est dû au nom du fabricant *I. L. V. Olsen*.

Rappelons ensuite les trois termes de commerce internationaux *Caf*, *Cif*, *Fob*, dont le premier est d'origine française et les deux derniers d'origine anglaise. *Caf* est pour *CAF*, abréviation de *Coût Assurance Fret*; de la même manière *Cif* représente les trois mots anglais *Cost Insurance Freight*. Les deux expressions s'emploient pour indiquer le prix d'une marchandise y compris le coût, l'assurance et le fret. On dit ainsi *vendre à Caf ou à Cif*. Enfin *Fob* représente les trois mots anglais *Free on board*; on en fait usage pour indiquer que la marchandise doit être livrée franco à bord<sup>2</sup>.

Nous finissons en citant une formation toute récente, appartenant à l'argot des tranchées. Au mois de mai 1918 le «Daily Telegraph» publie une correspondance envoyée du front et dans laquelle on chante les louanges des soldats américains en France<sup>3</sup>. Le correspondant cite *Gab* comme le mot du jour généralement employé. Il dit: «Pour toute l'armée américaine le mot *GAB* brille comme une formule magique; il signifie *Get a Boche*.

Il peut arriver qu'un mot formé à l'aide d'initiales coïncide avec quelque mot déjà existant. Ainsi, pour *Vittorio Emanuele Re d'Italia* on écrit ou écrivait VERDI, ce qui se

<sup>1</sup> Rappelons aussi l'explication plaisante *Berlin eilt durch alle Gefahren*. D'autres expliquent *Beim Einsteigen denk' an Gott*.

<sup>2</sup> Voir sur ces mots GAETANO FRISONI, *Dizionario Commerciale in Sei Lingue*. Milano, 1907.

<sup>3</sup> L'article est reproduit dans le journal danois *Nationaltidende* (27 mai 1918).

prononce comme le nom propre italien *Verdi*. En 1848 on pouvait lire partout à Rome, sur les murs et les murailles *Viva Verdi* et *Non piove*; ces inscriptions étaient regardées comme séditieuses, et la police les poursuivait sévèrement. L'hommage contenu dans *Viva Verdi* ne s'adressait pas à l'illustre compositeur, mais au grand libérateur de l'Italie, et la phrase banale *Non piove* était un cri révolutionnaire poussé contre le pape Pie IX; il faudrait lire *Non Pio-VE* et comprendre: *Non Pio (ma) Vittorio Emanuele*.

Pour le danois, rappelons la création récente de deux noms propres.

Une famille qui s'appelait *Petersen* voulait se débarrasser de ce nom trop répandu. M. et M<sup>me</sup> Petersen avaient trois jeunes filles *Ellen*, *Tove* et *Nutte* (petit-nom hypocoristique) et ils formèrent des initiales de ces trois prénoms *Elton* qui est maintenant le nom porté officiellement par la famille.

Aux environs d'Aarhus se trouve une villa qui porte le nom mystérieux de *Jaki*. Ce nom est également formé avec des initiales. Les prénoms des quatre propriétaires de la villa, deux couples apparentés, sont: *Johanne*, *Albert*, *Kristian*, *Ingrid*.

### 3. Néologismes.

La guerre a-t-elle influencé la langue française, et dans quelle mesure? C'est là une question qui a déjà été posée plusieurs fois. Elle attend encore sa réponse, et pour cause. Malgré quelques essais précipités d'auteurs peu compétents, il est indiscutable qu'il n'est pas encore temps de porter un jugement général et définitif sur les effets linguistiques de la guerre. On peut tout au plus commencer à recueillir quelques-uns des matériaux qui fourniront la base d'une discussion de la question et de sa solution.

La tâche est lourde. Il faudrait faire des recherches étendues et très variées. En partant d'une connaissance minu-

tieuse et détaillée de l'état de la langue française dans toutes ses phases avant la guerre, il faudrait passer en revue toute la littérature immense de romans, traités historiques, brochures, tracts de propagande, revues, journaux, bulletins, etc. publiés pendant la guerre. Mais, bien entendu, un examen de la langue écrite et imprimée ne suffirait pas; il faudrait aussi examiner, sur les lieux, la langue parlée dans les différents groupes sociaux, pour saisir, si possible, même les moindres manifestations de l'influence de la guerre sur la langue.

Une des questions ouvertes de la linguistique est précisément celle de l'influence des grands événements historiques sur le développement du langage. Je suis enclin à croire que cette influence a été plus forte autrefois que maintenant. Il est indubitable que l'introduction du christianisme a mis une empreinte assez forte sur le vocabulaire de la langue latine, et il est très probable que les expéditions des vikings ont causé un développement intense et rapide des langues scandinaves.

Mais pour les périodes plus modernes il paraît impossible de prouver que les événements historiques d'une certaine importance, les guerres prolongées, les révolutions, etc. ont pu changer le développement régulier du langage et déterminer des changements linguistiques qui ne se seraient pas produits dans des temps tranquilles et paisibles.

M. OTTO JESPERSEN dit avec sa circonspection habituelle: »Det vilde være interessant, om man kunde vise, at de store langvarige krigsperioder gennemgaaende fulgtes af større revolutioner i sprogenes verden end de fredelige perioder med deres hjemmeliv og dettes bevarende indflydelse. Men mere end udkaste tanken kan jeg ikke paa dette sted<sup>1</sup>«.

Pour la langue française ni les nombreuses et glorieuses campagnes de Napoléon I<sup>er</sup> ni la guerre désastreuse de 1870—71 n'ont guère eu de contre-coup linguistique. On peut

<sup>1</sup> *Nutidssprog hos born og voksne*. København, 1916. P. 293.

tout au plus signaler l'introduction dans la langue littéraire de quelques termes appartenant d'abord à l'argot militaire, la création de quelques mots nouveaux ou l'application d'un sens nouveau à des mots déjà existants.

Ainsi, ce sont les guerres de la Révolution qui ont fait sortir *goutte*, au sens de petit verre, de l'argot des soldats<sup>1</sup>; ce sont les campagnes de Napoléon I<sup>er</sup> qui ont donné au mot *armée* son sens moderne, et ce sont les événements tragiques de l'année terrible qui ont créé les mots *Septembriste*, *jusquaboutien* (et *jusqu'au bouëtiste*), *moment psychologique*<sup>2</sup>.

La grande Révolution a fait triompher la cause démocratique, et ce triomphe a eu aussi des résultats linguistiques. La Révolution a fait admettre dans le langage cultivé certaines manières de prononcer, regardées autrefois comme vulgaires<sup>3</sup>, elle a étendu l'emploi de certains titres honorifiques réservés d'abord à un petit nombre d'élus et leur a ainsi donné un cachet démocratique<sup>4</sup>; elle a aussi enlevé à plusieurs mots ce qu'ils avaient de méprisable<sup>5</sup>. Elle poursuivait enfin beaucoup de mots de l'ancien régime<sup>6</sup>, mais elle n'arrivait pas, et pour cause, à les exterminer, pas plus que les patois, autres objets de la haine des Jacobins<sup>7</sup>.

On voit que les effets linguistiques des grands événements historiques sont assez peu importants; c'est au moins le résultat auquel les recherches philologiques se sont préalablement arrêtées, et il est peu probable qu'une reprise plus minutieuse des recherches arriverait à modifier de quelque manière le résultat acquis.

Pour la guerre actuelle, nous avons montré ci-dessus qu'elle a provoqué la création d'un grand nombre d'onomatopées

<sup>1</sup> *Grammaire historique de la langue française*, IV, § 127.

<sup>2</sup> *ib.* III, § 44 et IV, § 141.

<sup>3</sup> *Ib.*, I, § 160.

<sup>4</sup> *Ib.*, IV, § 182.

<sup>5</sup> *Ib.*, IV, § 194.

<sup>6</sup> *Ib.*, I, § 63, Rem.

<sup>7</sup> *Ib.*, I, § 68 et § 86, Rem. 2.

(p. 6-8), et qu'elle a favorisé un emploi de plus en plus général de formules abrégées contenant les simples initiales au lieu de mots entiers (p. 16). Nous allons examiner maintenant le vocabulaire proprement dit pour essayer d'y découvrir les traces laissées par la guerre. Mes collections, bien qu'elles soient encore relativement maigres, me permettent en tout cas de constater que l'influence de la guerre sur le vocabulaire français se manifeste d'au moins quatre manières: par la création de mots nouveaux, par l'attribution d'un sens nouveau à un mot déjà existant, par l'invasion de mots argotiques dans la langue littéraire, par l'introduction de mots d'emprunt. Nous examinerons d'abord les deux premières catégories.

1<sup>o</sup> Mots nouveaux. Ici il faut être très prudent, et il faut bien se rappeler que la première apparition d'un mot dans un livre n'est pas toujours la date de sa naissance. Il y a bien des circonstances à prendre en considération, quand il s'agit d'essayer de déterminer l'âge d'un mot. Cependant une langue se renouvelle constamment, et le vocabulaire traditionnel s'enrichit toujours de mots nouveaux. Comme la vie ne s'arrête jamais, comme tout se trouve dans un perpétuel devenir, des mots nouveaux sont toujours nécessaires pour exprimer les changements qui surviennent et les développements qui s'accomplissent. Toute modification de la vie sociale amène ordinairement des néologismes; on pouvait donc supposer que la guerre actuelle, la plus vaste et la plus affreuse qu'on ait jamais connue, donnerait naissance à un grand nombre de termes nouveaux. Il n'en est pourtant rien, si je peux me fier aux résultats de mes recherches qui, cependant, sont loin d'être exhaustives. J'ai été étonné du petit nombre de vrais néologismes que j'ai rencontrés dans la littérature et les journaux, et, je ne saurais guère citer que les quelques mots suivants comme exemples sûrs de créations nouvelles dues à la guerre. D'autres auront pu avoir plus de chance que moi, et je les prie de bien vouloir me signaler leurs trouvailles.

*Amerrir* — Ce mot, qui appartient au langage des aviateurs, a été formé sur le modèle d'*atterrir*. Ex.: Cela s'appelle un grain . . . Aura-t-on le temps d'amerrir avant? (NADAUD, *Les derniers mousquetaires*, p. 150). Ce néologisme est intéressant aussi au point de vue formatif, on sait qu'on ne crée plus guère de verbes en *-ir*; la terminaison *-er* est seule employée. De *téléphone* on ne peut tirer que *téléphoner*, et il faut des influences analogiques très fortes et toutes spéciales pour produire un verbe nouveau en *-ir*. *Amerrir* est inconnu au Larousse de 1918.

*Après-guerre*. — Ce mot s'emploie maintenant couramment. Je cite une phrase lue dans un journal français: *Le premier devoir des Pouvoirs Publics est de préparer l'après-guerre*. On dit de même *les problèmes d'après-guerre*. L'abbé Wetterlé a publié un livre intitulé: *Jusqu'au bout. L'après-guerre* (Paris, 1916).

*Avant-guerre* a sans doute été formé en même temps que le mot précédent; il est maintenant très employé. Ex.: *L'avant-guerre pangermaniste aux États-Unis*. On dit de même en anglais *pre-war*.

*Désannexion*. — Je n'ai trouvé trace de ce mot avant la guerre. Il doit, sans aucun doute, son existence à la question d'Alsace-Lorraine. Serait-il possible de dire à quel politicien revient l'honneur de l'avoir créé? M. RIBOT s'est beaucoup servi du mot dans un grand discours prononcé en 1917, mais je doute fort qu'il en soit l'auteur. La France, de même que la plus grande partie du monde civilisé, a toujours regardé l'annexion des deux provinces en 1871 comme une violation brutale du droit des gens, et quand la guerre mondiale a éclaté en 1914, le retour pur et simple des deux provinces annexées sans plébiscite est devenu l'un des buts de guerre principaux de l'Entente<sup>1</sup>; il faudrait réparer l'injustice de 1871: l'annexion

<sup>1</sup> Voir mon article *Alsace-Lorraine. La question du plébiscite* (Bulletin des amis de la France. N° 7, 1<sup>o</sup> année, p. 99—105).

devrait être suivie d'une désannexion. Le Larousse de 1918 ne cite pas le mot.

*Ententiste*. — Dérivé d'*Entente* (abréviation d'*Entente cordiale*<sup>1</sup>). Mademoiselle E. SIMONSEN me signale la phrase suivante lue dans le Journal des Débats: Selon M. BAUER les Syndicats ententistes n'ont rien à reprocher aux Syndicats allemands.

*Kaisériole*. — Ce mot a sans doute été formé sur le modèle de *carmagnole*; il se trouve dans une chanson de THÉODORE BOTREL<sup>2</sup> qui paraît l'avoir créé. Voici le refrain de la chanson en question:

Chantons la Kaisériole,  
Vive le son, vive le son,  
Chantons la Kaisériole,  
Vive le son du canon!

*Lance-mines*. — Ce mot ne se trouve pas dans le dictionnaire des termes militaires publié par la librairie Larousse, qui donne seulement *lance-bombes*, *lance-grenades*, *lance-pierres*, *lance-torpilles*. C'est une traduction de l'allemand *Minenwerfer*.

*Marrainage* paraît bien certainement formé pendant la guerre; en tout cas je ne l'ai trouvé dans aucun dictionnaire publié avant 1914. On sait qu'après les débuts de la guerre un très grand nombre de femmes ont adopté des soldats comme filleuls; ceux-ci appellent leur protectrice *marraine*. C'est pour désigner le rapport entre le poilu et la femme qui s'occupe de lui qu'on a créé le mot *marrainage*. Ex.: C'est grâce aux lettres qui sont autorisées par le «marrainage» qu'elle est arrivée à se faire connaître de lui (Lettre de Paris — Août 1918).

*Pare-éclat*. Le sens de ce composé ressort clairement du passage suivant: Les tranchées étroites creusées profondé-

<sup>1</sup> *Grammaire historique de la langue française*, IV, § 141.

<sup>2</sup> *Les chants du bivouac* par THÉODORE BOTREL, «Chansonnier des armées». Paris, 1915. P. 147.

ment pour tireurs debout et dans certains cas munies de parapet pare-éclat serviront contre le shrapnell (*L'Information*, 5 décembre 1917 page, 1<sup>ère</sup> colonne).

*Survoler*. Ex. : Les aviateurs français et anglais qui venaient constamment survoler la ville (*Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand*. Paris, 1918. P. 203). Ce mot créé par l'aviation a existé avant la guerre, mais je n'en ai pas trouvé trace dans les dictionnaires ni dans la littérature.

*Travailliste*. Ce mot est, selon toute probabilité, créé après 1914. Il y a eu pendant la guerre un échange d'opinions continuel entre les partis socialistes des différents pays, suivi d'une collaboration plus ou moins efficace. Pour désigner le parti des ouvriers anglais on a créé le terme *parti travailliste* (conformément à *pacifiste*, *militariste*, *socialiste*).

2<sup>o</sup> Sens nouveau. On ne crée pas toujours des mots nouveaux pour désigner des objets nouveaux ou des pensées nouvelles. On se contente très souvent de donner aux mots en circulation une valeur différente de celle qu'ils avaient : on se sert des matériaux existants en les employant d'une manière nouvelle, autrement le nombre des néologismes serait accablant et exposerait la langue à des dangers réels. Voici maintenant quelques mots auxquels la guerre a donné un sens nouveau ; ils sont donc en effet à regarder comme des néologismes.

*Bonhomme*. Ce mot a eu et a encore des sens très différents<sup>1</sup>. Avant la guerre il s'appliquait aux hommes du peuple en général ; avec la guerre il est devenu l'appellation ordinaire des soldats ou des «bleus»<sup>2</sup>. Le pluriel actuel de ce mot est *bonhommes*.

*Marmite* est dans l'argot militaire la dénomination métaphorique et humoristique des obus allemands de gros calibre.

<sup>1</sup> *Grammaire historique de la langue française*, IV, § 169, § 417, § 576.

<sup>2</sup> L. SAINÉAN, *L'argot des tranchées*. Paris, 1915. P. 39.

Elle est maintenant d'un emploi très général, et on peut citer les dérivés *marmiter*, *marmitage*, *marmitable*. M. L. SAINÉAN a fait observer que les artilleurs de Louis XIV et de Louis XV se servaient du même mot dans un sens analogue. Il est intéressant de constater que l'imagination des soldats recourt à la même métaphore à des époques différentes; mais il n'y a aucun lien historique entre le terme ancien et l'emploi moderne, qui est bien une création de la guerre actuelle. Dans l'argot militaire d'avant la guerre, marmite était le nom du casque des dragons. Le nouveau sens de *marmite* n'a pas été relevé dans le Larousse de 1918.

*Rosalie*, baïonnette. — Depuis longtemps le sabre des cavaliers porte, dans l'argot militaire, le nom de *Jacqueline* (voir les Dictionnaires de DELVAU et de RIGAUD), qui s'emploie aussi pour désigner une grisette, une maîtresse. La baïonnette, qui ne paraît pas avoir eu de nom spécial avant la guerre mondiale, s'appelle maintenant *Rosalie*. Qui est l'auteur de cette dénomination en même temps facétieuse et câline? Probablement THÉODORE BOTREL; *Rosalie* est un exemple unique du succès d'un terme militaire créé par un civil. La baïonnette joue un rôle tellement important dans la vie du soldat qu'il est très naturel qu'on lui ait donné un nom particulier. Quelques-uns l'appellent *cure-dents* ou *fourchette* — ce sont probablement ceux pour qui le fusil est un *lance-pierre* ou une *seringue*; d'autres l'appellent tout bonnement *tue-boches*; d'autres enfin, plus délicats que leurs camarades, envisagent la baïonnette comme leur bien-aimée et lui donnent un petit-nom de femme, harmonieux et coquet. Le chansonnier officiel des armées françaises THÉODORE BOTREL a consacré à *Rosalie* une chanson-marche composée tout au commencement de la guerre et qui jouit d'une grande popularité. BOTREL chante la beauté, les charmes et les belles qualités de *Rosalie*; elle est élégante, svelte et irrésistible, elle aime à danser, etc. BOTREL nous explique aussi son nom:

Toute blanche elle est partie,  
 Mais, à la fin d' la partie,  
     — Verse à boire! —  
 Elle est couleur vermillon,  
 Buvons donc!

Si vermeille et si rosée  
 Que nous l'avons baptisée  
     — Verse à boire! —  
 »Rosalie« à l'unisson  
 Buvons donc!

Avant de finir je citerai encore un couplet d'une autre chanson composée à la gloire de *Rosalie* et qui atteste directement que cette dénomination est toute récente:

Une brave Française  
 Partout où l'on se bat,  
 S'en va dans la fournaise  
 Avec chaque soldat.  
 Toujours elle est en tête  
 Quand on monte à l'assaut:  
     C'est la Baïonnette...  
 Mais le nom qu'il lui faut,  
 C'est ce nom nouveau,  
     Fier et rigolo  
 Chic, français et parigot:  
     Rosalie! Rosalie!  
 Ton nouveau nom te va bien.  
     Faut, ma belle,  
     Qu'on t'appelle  
 Ainsi, sacré nom d'un chien!

— — — — —

*Tortillard.* Les dictionnaires publiés avant 1914 donnent à ce mot le seul sens de: orme à bois nouveaux. Le sens le plus

connu maintenant de notre mot est celui de : petite locomotive suivie de wagons minuscules servant à desservir l'armée en apportant le vin et les vivres aux soldats, l'avoine et le foin aux chevaux, les obus et les cartouches aux canons et aux mitrailleuses. Le mot ne se trouve ni dans le livre de L. SAINÉAN ni dans le Dictionnaire des termes militaires publié par la librairie Larousse. Il faut pourtant ajouter que le petit train entre Melun et Barbizon s'appelle *tortillard*. Cette dénomination a été en usage pas mal d'années avant la guerre ; aucun lexicographe ne l'a enregistrée, autant que je sache, et c'est pourquoi je suppose qu'elle a dû appartenir exclusivement au langage tout familier : c'est la guerre qui l'a tirée de sa cachette.

Je finis en rappelant le sort sémantique curieux qu'a eu le mot *grenadier*. Selon l'étymologie ce mot désigne un soldat qui lance des grenades. Comme ces soldats devaient être très forts et très robustes, le mot prenait aussi le sens de soldat d'élite, et on s'en servait, après que l'usage des grenades eut cessé. Les grenadiers formaient la première compagnie du bataillon d'infanterie. La guerre actuelle, qui a fait un usage étendu des grenades à main, a rendu à notre mot son sens étymologique : un grenadier est de nouveau un soldat qui lance des grenades.

#### 4. Mots d'emprunt nouveaux.

On peut diviser les mots d'emprunt en deux grandes classes selon leur origine.

La première classe comprend des mots tels que *abeille*, *rescapé*, *rosse*, *trimmer* ; ils proviennent tous de quelque dialecte ou patois ou de quelque argot spécial appartenant au domaine linguistique français, et ils ont ainsi appartenu au parler des paysans ou à la langue verte avant de faire partie du langage

des gens cultivés. Ces emprunts peuvent être qualifiés d'internes.

La deuxième classe comprend des mots tels que *médaille*, *cabouille*, *sabretache*, *steppe*, *rail*, *chèque*, *sport*; ils proviennent de langues étrangères, parlées hors des frontières du pays, de l'italien, de l'espagnol, de l'allemand, du russe, de l'anglais. Nous appellerons ces emprunts externes.

1<sup>o</sup> Emprunts internes. En temps de guerre c'est dans l'armée que se concentrent toutes les aspirations et toute la vie d'une nation; rien n'est plus naturel: c'est d'elle que dépend le salut de la nation. Les soldats prennent partout la première place; ils occupent tous les intérêts et tous les cœurs, ils sont les héros désignés de tout roman qui a trait à la guerre — et les auteurs n'en publient guère d'autres.

Il est donc bien naturel que l'argot militaire se développe d'une manière extraordinaire et joue un rôle important. Les soldats avaient, bien entendu, leur langage spécial avant 1914; mais la grande guerre a beaucoup favorisé ce langage; elle en a étendu l'emploi, et elle a contribué à le faire connaître et comprendre hors des milieux militaires.

La guerre a non seulement donné une extension plus grande à l'argot des poilus; elle l'a aussi influencé de différentes manières, et un dictionnaire complet des termes militaires argotiques composé après la guerre présentera un aspect assez différent de celui que présentent les dictionnaires d'argot militaire publiés avant la guerre.

La guerre est pour ainsi dire le grand *méltpot* des différents patois et argots. Les tranchées comme les dépôts réunissent des soldats provenant de toutes les provinces de France et des colonies et appartenant à toutes les couches sociales. Il y a donc ici la possibilité d'un mélange intense de termes argotiques et patois, et on a déjà pu constater les résultats d'un tel mélange<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir surtout l'introduction de M. L. SAINÉAN à son livre *L'Argot des Tranchées*.

Pourtant l'argot des poilus ne constitue pas un langage tout à fait nouveau, comme on l'a souvent prétendu; en tout cas les nouvelles créations qu'un examen scientifique a réussi à y découvrir sont très peu nombreuses. Je cite, à l'appui de mes propres observations, la remarque suivante de M. CHARLES SERFASS, pasteur de l'Église réformée française de Stockholm et ex-brancardier divisionnaire:

»Plus j'examine les détails, plus je compare mes souvenirs et les observations faites au cours de mes lectures, plus je me sens porté à croire qu'il n'entre, dans ce vocabulaire touffu et variable de l'argot des tranchées, qu'un nombre relativement restreint de termes vraiment nouveaux«<sup>1</sup>.

Je finis en mentionnant un article de M. SIGMUND FEIST intitulé »Französische Wortschöpfung und französischer Sprachgebrauch im gegenwärtigen Kriege«<sup>2</sup>. L'auteur cite et commente comme »nouveaux« un grand nombre de mots appartenant surtout à l'argot militaire; la plupart des mots étudiés ne sont pas nouveaux du tout, ils ont existé longtemps avant la guerre, et tout ce qu'on peut dire c'est que la guerre leur a donné une extension plus grande, un emploi plus général qu'autrefois. Comme exemples de mots désignés comme nouveaux par M. FEIST, je cite *embusqué*, *pompe* (soulier), *tôle* (maison), *frangin*, *se pieuter*, *perroquet* (absinthe), *s'en battre l'œil*, *culotter une pipe!* L'article est à peu près dénué de valeur, et M. IVAN PAULI l'a soumis à une critique détaillée et instructive dans son mémoire »Das Argot der Schützengräben«<sup>3</sup>.

Je ne m'arrêterai plus à la question de la rénovation de l'argot militaire par la guerre. Ici j'ai seulement l'intention d'examiner l'influence possible de l'argot militaire sur la langue commune. En d'autres termes, est-ce qu'on peut constater que quelques-unes des expressions argotiques des soldats sont

<sup>1</sup> *Bulletin des amis de la France*. Copenhague, 1918. P. 51.

<sup>2</sup> Publié dans *Die neueren Sprachen*, vol. 24, p. 105—112.

<sup>3</sup> Publié dans *Moderna Språk*, 1916.

devenues le bien commun de toute la nation? Une telle influence est de prime abord très vraisemblable, et il est dès à présent possible de la constater pour un certain nombre de vocables.

M. L. SAINÉAN parle même d'un renouvellement du parler parisien. Il écrit: »Des termes qui, avant la guerre, restaient confinés dans des milieux spéciaux, ont acquis, à la lumière des événements tragiques que nous venons de traverser, un relief inattendu, et d'isolés qu'ils étaient, sont en train d'entrer dans le large courant de la langue nationale«.

Dans l'essentiel, M. L. SAINÉAN a tout à fait raison; dans les détails je diverge parfois d'opinion avec lui. Voici un petit nombre de mots qui avant la guerre appartenaient exclusivement à l'argot militaire; ils font maintenant partie de la langue commune, et la plupart d'eux ont toutes les chances d'entrer quelque jour au dictionnaire de l'Académie.

*Boche*. Ce mot a suscité toute une littérature, dont une grande partie a une valeur très problématique. Je n'ai pas l'intention de discuter ici l'origine du mot; je me contente de constater qu'il a existé longtemps avant la guerre dans plusieurs argots et avec des sens différents. Dès 1896 il est synonyme d'allemand, mais son emploi est assez restreint et confiné à l'argot. C'est la guerre qui a donné au mot sa grande popularité; il est maintenant à regarder comme une appellation ethnique commune; il ne s'emploie pas seulement dans l'argot des tranchées, mais dans les journaux et les romans, comme dans la conversation; il a même été employé quelquefois, si je suis bien renseigné, dans le langage quasi-officiel, et il est ainsi sur le point de remplacer *allemand*. De nombreux dérivés nous montrent aussi d'une manière très claire la grande faveur dont jouit le mot.

En voici quelques exemples: *Bochie* ou *Bochonnie* (Allemagne), *bocherie* ou *bochonnerie* (vilénie de Boche, vilénie), *bochiser* (germaniser), *embocher* (germaniser; rendre grosse; tuer

le Boche avec sa propre baïonnette), *désebocher*. Rappelons aussi les composés *tue-boches* et *tire-boches* (fusil). Je constate que le mot *boche*, inconnu aux dictionnaires français publiés avant la guerre, a été admis dans le «Petit Larousse Illustré» de 1918. Il explique: «Synonyme populaire d'Allemand; appellation familière et méprisante de tout ce qui est allemand, individu ou objet». Ajoutons que Larousse ne cite ni les dérivés ni les composés du mot. L'emploi du mot *boche* pour *allemand* est maintenant tellement répandu que, dans beaucoup de cas, la nuance méprisante paraît disparue. La valeur du mot est sans doute facultative et dépend des sentiments de celui qui s'en sert. Dans la bouche des uns le mot peut être une dénomination absolument neutre, dans la bouche des autres il est encore non seulement méprisant mais injurieux et haineux. Je cite à l'appui les lignes suivantes tirées d'une lettre que m'a écrite le 1<sup>er</sup> décembre 1918 un officier d'artillerie français: «Nous avons traversé le nord de la France et nous sommes en Belgique . . . Les Allemands, dans les pays que nous avons traversés, se sont conduits en Boches: sous prétexte d'humanité ils ont évacué les populations des villages. C'était afin de piller systématiquement et complètement avec cette «Gründlichkeit» qu'ils nous reprochaient tant de ne pas posséder. De pauvres diables ont vu ainsi les derniers jours passer les fourgons allemands chargés de leurs meubles qu'ils avaient été forcés d'abandonner: pas un cri, pas un bruit pendant des lieues. Les champs ont été abandonnés aux corbeaux, tout le bétail a été chassé vers l'Allemagne». — L'auteur de cette lettre attribue franchement au mot *boche* le sens de: barbare, vandale ou Hun. Le développement sémantique de *boche* offre sous certains rapports quelque similitude avec celui de *huguenot* et de *sans-culottes*.

*Cafard* (ennui, tristesse), employé surtout dans la combinaison *avoir le cafard*. Le terme s'applique surtout au spleen qui s'empare du soldat dans la caserne, dans le dépôt, dans

la tranchée. Hors de l'argot militaire il est maintenant assez généralement connu et employé; pourtant le «Petit Larousse Illustré» de 1918 ne l'a pas admis.

*Camouflage.* Les dures nécessités de la guerre ont généralisé l'emploi de ce mot, qui n'existait pas avant la guerre. Il est dérivé du verbe *camoufler* qui appartient, ou plutôt qui appartenait à l'argot des voleurs et de la police. Dans le Dictionnaire d'argot de ROSSIGNOL (1901), *camoufler* est expliqué par: S'habiller de façon à se rendre méconnaissable. La même explication est donnée par d'autres dictionnaires d'argot (L. RIGAUD, A. DELVAU, etc.) qui citent aussi le dérivé *camouflement*, déguisement. Jadis le *camouflage* ou *camouflement* était réservé aux criminels, aux policiers et aux acteurs; maintenant la guerre a mis en honneur l'art de la dissimulation et du déguisement, et elle a fort répandu le mot. En voici deux exemples: Mais on n'a pas tout dit, si l'on parle de camouflage révolutionnaire, comme on parlait hier de camouflage démocratique (*L'Information*, 12 nov. 1918). Buc connaît le camouflage, n'a-t-il pas été camelot? (F. PORCHÉ, *Les Butors et la Finette*, p. 94). M. L. SAINÉAN ne cite pas le mot, mais il se trouve dans le Dictionnaire des termes militaires, publié par Larousse. Il est intéressant de constater que *camouflage* fait partie maintenant aussi du langage des naturalistes; ils s'en servent comme remplaçant populaire des expressions scientifiques *mimétisme* (ressemblance que prennent certains êtres vivants avec soit le milieu dans lequel ils se trouvent, soit les espèces mieux protégées ou celles aux dépens desquelles ils vivent), *mésœidisme* (imitation du milieu), *homochromie* (faculté d'emprunter la couleur du milieu ambiant). Comme preuve de cet emploi technique du mot je renvoie à un article intéressant intitulé «Le Camouflage chez les Bêtes»<sup>1</sup>. Malgré la très grande popularité du mot, il n'a pas trouvé place dans le «Petit Larousse illustré» de 1918. Le

<sup>1</sup> Voir *Bulletin des Armées de la République*, mercredi 20 juin 1917.

mot est tellement répandu qu'il a même passé les frontières; il a été adopté en Angleterre où le verbe *camufle* joue un rôle dans le langage des enfants.

*Cuistance* (cuisine) et *cuistau*<sup>1</sup> (cuisinier) paraissent maintenant jouir d'une assez grande popularité aussi hors de l'argot militaire; il est pourtant peu probable qu'ils entrent pour tout de bon dans la langue commune et réussissent à remplacer les termes ordinaires. *Cuistau* est une sorte de contamination entre *cuisinier* et *restaurateur*; *cuistance* s'explique peut-être d'une manière analogue comme un croisement entre *cuisine* et *becquance*.

*Filon*, chance. Les combinaisons *avoir le filon*, *avoir le bon filon* s'emploie maintenant couramment pour: avoir la veine, avoir la bonne place, le renseignement utile, le tuyau précieux.

*Perme*, abréviation de permission. Cette sorte d'apocope est très fréquente dans les argots<sup>2</sup>; à l'argot militaire appartiennent *bas-off*, *bazof* (adjudant, sous-officier de l'École polytechnique), *brig-four* (brigadier-fourrier), *colo* (colonel), *fortif* (fortification), *marchef*, *marchi* (maréchal des logis chef), *sous-off* (sous-officier). On dit *être en perme*, *avoir une perme*, et comme le congé d'un poilu est un gros événement dans la plupart des familles françaises, il est bien naturel que le mot *perme* soit en train d'obtenir droit de cité dans la langue commune. Une autre abréviation très employée est *distrib*, (on écrit aussi *distribé*), pour *distribution*. On comprend que la distribution des vivres, des lettres et des paquets joue un rôle important dans la vie du poilu; mais elle appartient exclusive-

<sup>1</sup> On écrit *cuistau*, *cuisteau* ou *cuistôt*. Ces trois orthographes sont également mauvaises. *Cuistau* est probablement dû à *restau*(rateur); *cuisteau* provient de mots tels que *chapeau*, *marteau*, *oiseau*, etc. qui tous contiennent la terminaison originellement diminutive *-eau*; *cuistôt* enfin est calqué sur *matelot*, *camelot*, *mulot*, *abricot*, etc. Il faudrait écrire *cuisto*, tout comme on écrit *involo*, *camaro*, *mécano*, *proprio*, *garno*, etc. (voir ma *Grammaire historique*, III, § 414).

<sup>2</sup> *Grammaire historique de la langue française*, I, § 522.

ment à la vie militaire, et c'est pourquoi la forme abrégée, si populaire qu'elle soit, a peu de chances d'entrer dans la langue commune.

*Poilu* au sens de »brave«, »fort« existait déjà longtemps avant la guerre. Aux exemples curieux cités par M. L. SAINÉAN et autres j'ajoute ces vers de J. RICHEPIN:

L'hôtesse, un coup d'riquiui!  
Ça rend les marins poilus  
D'boire à la santé d'ceux qui  
N'boit plus

(*Un coup d'riquiui.*)

Nous avons ici à faire à un emploi figuré du mot dont l'origine est assez claire<sup>1</sup>. Dans l'emploi que fait J. RICHEPIN de *poilu*, le sens primitif du mot paraît tout à fait mort. Le lien ombilical entre *poil* et *poilu* au sens de »brave« était coupé, aussi bien qu'il l'est entre *bonnet* et *bonnetier*, *bouder* et *bou-doir*, etc.<sup>2</sup>. Cependant la fortune subite du mot a eu pour conséquence qu'on l'a examiné de plus près; on a déterré son ancien sens, et les historiens ont opposé la France poilue à la Gaule échevelée (*Gallia capillata*)<sup>3</sup>.

Le mot est vite sorti de l'argot des tranchées; il appartient presque dès le début de la guerre à la langue commune, et il est maintenant synonyme de soldat français, soldat fort et brave. Les poilus de la guerre mondiale laisseront dans l'histoire de la France une trace encore plus profonde que celle

<sup>1</sup> Le *poilu* est celui qui a du *poil*. — pas seulement sur la tête. A cet égard on a cité l'emploi tout particulier de notre mot qu'ont fait les filles des fortifs (c. à d. fortifications).

<sup>2</sup> *Grammaire historique de la langue française*, IV, § 577.

<sup>3</sup> Les soldats eux-mêmes ont protesté contre le terme *poilu* qui, tout au début de la guerre, paraît avoir eu dans la bouche de quelques-uns une nuance légèrement dédaigneuse. Un jeune soldat JEAN LE ROY, étudiant en droit et poète en même temps, tombé vaillamment au champ d'honneur en 1918, fonda une gazette de tranchées qu'il intitula »Les Imberbes« en réaction contre le mot de *poilu* qu'il trouvait trop lourd. Il faut remarquer que d'aucuns se rasent à l'américaine.

des grognards de Napoléon I<sup>er</sup>. Malgré le sort brillant et durable que la guerre mondiale a réservé au nouveau sens de *poilu*, le Larousse de 1918 ne le cite pas.

2<sup>o</sup> Emprunts externes. Les langues s'empruntent constamment des mots. Il y a des périodes où l'on s'efforce d'enrayer ces emprunts, il y en a d'autres où on les favorise. Pour le français on constate l'introduction d'un assez grand nombre de mots d'emprunt au XIX<sup>e</sup> siècle et au commencement du XX<sup>e</sup>. C'est surtout l'influence anglaise qui a prédominé. Un des derniers mots introduits est, si je ne me trompe, *tract*; il se peut que le mot ait existé avant la guerre; mais c'est surtout pendant la guerre qu'il est devenu d'un usage général.

Je cite aussi en passant un autre mot étranger, *bolchevik*, qui bien certainement a été introduit en français, comme dans toutes les autres langues, pendant la guerre. Il date de la révolution russe, vers la fin de 1917. *Bolchevik* est un mot russe, composé de *bolše* (plus, davantage) et le suffixe *-(e)vik*. Quelques auteurs conservent le pluriel russe et écrivent les *bolcheviki*; pourtant la plupart préfèrent les *bolcheviks*. Il faut citer les deux dérivés *bolcheviste* et *bolchevisme*, formés avec apocope de la terminaison<sup>1</sup>. Quant au sens, *bolchevik* veut dire: celui qui a ou qui fait les plus grandes demandes. Il est à supposer que la coopération des troupes américaines, anglaises, brésiliennes, italiennes et portugaises avec celles du maréchal Foch amènera l'introduction dans la langue française d'expressions américaines, anglaises, brésiliennes, italiennes et portugaises; c'est là une question que débrouillera la philologie dans dix ou dans vingt ans.

Pour ma part, je ne m'occuperai ici que d'un seul côté de la question, à savoir si la langue française pendant la guerre a fait des emprunts à l'allemand.

Il paraît indubitable qu'autrefois une nation en guerre faisait des emprunts à la langue de l'ennemi. Ainsi au temps

<sup>1</sup> *Grammaire historique de la langue française*, III, § 78.

de la Renaissance les Français guerroyant dans l'Italie sous Charles VIII, Louis XII et François I<sup>er</sup> ont emprunté un très grand nombre de termes militaires à l'italien; citons comme exemples: *alerte, bastion, embuscade, escalade, arquebuse, canon, cartouche, escopette, bataillon, brigade, cavalerie, fantassin, sentinelle, soldat, caporal, colonel*. Ces emprunts montrent que les Français ont trouvé en Italie une organisation militaire et une stratégie supérieures à la leur. Après les guerres d'Italie on se bat avec les Espagnols, à qui on ne fait que des emprunts isolés tels que *adjutant, caparaçon, casque, escouade*, sans parler de *capitan* et *matamore*.

De nos jours il n'en est plus ainsi: on ne fait pas d'emprunts linguistiques à l'ennemi<sup>1</sup>. En tout cas la guerre de 1870—71 ne paraît pas avoir amené l'introduction en français d'un seul mot d'emprunt allemand.

Quant à la guerre mondiale qui ravage maintenant l'humanité, il paraîtrait impossible aux mots allemands de pénétrer en français comme aux mots français de pénétrer en allemand. Des deux côtés on ne se contente pas de combattre l'armée ennemie, c'est toute la nation avec sa civilisation et la langue<sup>2</sup> qu'on combat.

Autant que je sache, aucun mot français n'a réussi, après le 2 août 1914 à s'infiltrer en Allemagne. Les Allemands ont été mieux sur le qui-vive que les Français, car on peut constater l'introduction de quelques termes allemands dans la

<sup>1</sup> Signalons pourtant que les soldats français de service en Algérie ont emprunté un certain nombre de mots à l'arabe; parmi ces mots il y a aussi quelques termes militaires.

<sup>2</sup> Sur le rapport entre la guerre et l'évaluation des langues et sur la poursuite des mots étrangers, voir deux études importantes de M. LEO SPITZER: *Fremdwörterhass und Fremdvölkerhass* (Wien, 1918) et *Anti-Chamberlain. Betrachtungen eines Linguisten über Houston Stewart Chamberlains »Kriegsaufsätze« und die Sprachbewertung im allgemeinen* (Leipzig, 1918). Je renvoie également au XII<sup>e</sup> chapitre de mon livre: *Er Krig Kultur?* (*Guerre et Civilisation*. Traduit par EMM. PHILIPOT).

langue française pendant la guerre; je cite ici quelques observations que j'ai faites il y a deux ou trois ans<sup>1</sup>:

»Nous constatons ce phénomène très curieux que des mots allemands ont pénétré en France en pleine guerre et ont été généralement employés par les Français non seulement dans la conversation journalière mais même dans la langue officielle.

Ainsi l'État-major français a adopté des termes tels que *Minenwerfer* et *Drachen*. Un officier s'en est plaint à juste raison dans le *Temps* du 7 mars 1916. Il remarque spirituellement que le décret promulgué au début de la guerre par le Gouvernement et qui interdisait à tous les citoyens français d'entretenir des relations d'aucune sorte avec l'ennemi, n'avait eu d'application qu'en matière de commerce et non en matière de langage, ce qu'il faut déplorer pour plusieurs raisons. Pourquoi l'État-major veut-il copier l'ennemi et parle-t-il de *Minenwerfer*<sup>2</sup>, quand nous possédons une expression aussi française que *lance-torpilles*? Pourquoi l'État-major se rend-il ridicule en se servant d'une abréviation dépourvue de sens comme *Drachen*? Le terme allemand complet est *Drachen-Ballon*, ce qui veut dire en bon français *ballon-cerf-volant*. Mais l'État-major n'est pas seul à avoir adopté des mots allemands: tous les Français emploient le terme de *Taube*. Quand il est question d'un aéroplane français, on dit un *avion*; si l'appareil est allemand, on l'appelle volontiers un *tob*.

Une expression très curieuse et fort usitée maintenant, c'est le composé *feu de tambour*, par lequel on désigne une fusillade ou une cannonade continue, incessante, crépitante. Nous avons là une traduction servile et, en fait, absurde, du composé allemand *Trommelfeuer*. Mais ce qu'il y a d'amusant,

<sup>1</sup> Voir mon *Guerre et Civilisation*, traduit du danois par EMM. PHILIPOT. Paris, 1917. P. 160 ss.

<sup>2</sup> Il est intéressant de constater que le terme allemand figure dans la convention d'armistice du 11 novembre 1918, où il est stipulé que les Allemands doivent céder 3000 *Minenwerfers*.

c'est que *Trommelfeuer* lui-même traduit l'expression française «feu roulant», laquelle se comprend aisément, parce que les tambours, au commandement de *Roulez*, exécutaient un roulement très bruyant et au reste fort difficile à produire.

Comme on voit, les emprunts linguistiques faits à l'ennemi sont très peu nombreux et n'ont aucune importance. Il est peu vraisemblable que leur nombre se soit accru après 1916. Pour ma part je n'ai rien à ajouter à ce que je viens de citer; mais d'autres auront pu être plus heureux que moi et seront capables de compléter mes indications. En tout cas j'ai attiré l'attention sur une question linguistique assez piquante: celle de savoir si pendant une guerre une nation peut faire des emprunts à la langue de l'ennemi.

### 5. Haricot et parvis.

Dans un des fascicules précédents de ces Communications j'ai publié une étude intitulée: *Histoire étymologique de deux mots français*. Cette étude, qui discute l'origine de *haricot* et de *parvis*, m'a valu un grand nombre de lettres de philologues étrangers, romanistes et autres. Deux ou trois d'entre eux combattent quelques-unes de mes opinions; tous les autres s'associent complètement à ma manière de voir et m'envoient même de nouveaux arguments pour la corroborer.

Je suppose que dans des temps normaux mes correspondants auraient envoyé leurs remarques à quelque revue de philologie; maintenant que beaucoup de revues paraissent très irrégulièrement ou ne paraissent pas du tout, ils ont préféré me les adresser directement, et je constate avec un vif intérêt que dans le sinistre et affreux chaos actuel, où tant de choses s'écroulent, l'union postale universelle est restée debout et fonctionne en surmontant d'une manière admirable toutes les difficultés.

Dans les pages suivantes je vais publier une partie des

observations et des additions qu'on a eu l'amabilité de m'envoyer. Je les publie, bien entendu, sans les traduire, dans la langue, dont se sont servis leurs auteurs. Il est vrai que ce mélange de langues donnera à mon article un aspect bariolé et produira un effet peu agréable; mais j'espère qu'on l'excusera, vu que mon article, pour ainsi dire, tient lieu de comptes-rendus allemands, américains, anglais, français et italiens. Les chiffres entre crochets renvoient à la pagination de ma première étude.

### *Haricot.*

[P. 3, note 1] Sens du mot. Dans l'argot des poilus *haricot* s'emploie au sens de «tête». A propos de cet emploi métaphorique M. C. H. GRANDGENT m'écrit (3 avril, 1918) de Cambridge (Massachusetts): «You may be interested to know that *bean* for *head* has been in common use among American children for some five years; *bean-pot* for *hat* existed much earlier». Il faut donc enregistrer *haricot* et ses synonymes parmi les très nombreuses métaphores vulgaires pour la tête<sup>1</sup>.

[P. 9] Age du mot. Le premier dictionnaire français qui cite le mot *haricot*, légume, est celui d'Oudin de 1642. M. ANTOINE THOMAS, dans une lettre datée du 10 mars 1918, m'en signale un exemple encore plus ancien: «J'ai un dossier étymologique constitué en 1912. Le plus ancien exemple est relatif à la Martinique et figure dans un livre publié à Paris en 1640: «Ces pois que quelques-uns appellent pois de Rome, autres des fezoles, autres *haricots*» (à moi communiqué par mon défunt collègue à la Sorbonne P. Cultru). Mais il ne me paraît pas légitime d'en conclure que les Martiniquais eux-mêmes disaient *haricot* sous l'influence du caraïbe».

M. LÉO SPITZER me signale quelques articles sur *haricot* qui se trouvent dans «Le Courrier de Vaugelas». Ces articles ne contiennent à vrai dire rien d'intéressant, rien qui puisse

<sup>1</sup> Comp. *Grammaire historique de la langue française*, IV, § 331, 1.

servir à éclaircir l'origine du mot. Je cite pourtant le passage suivant d'une lettre de GEORGES GARNIER (vol. 7, pag. 17) et qui concerne l'âge de haricot: »Constatons d'abord que l'emploi de ce terme est beaucoup plus ancien, dans notre langue, qu'on ne le pense généralement: ainsi JEHAN PALSgrave, dans son *Ersclacissement de la Langue françoise*, Londres, 1530, le place au nombre des substantifs commençant par une *h* aspirée (Voy. réimpression de Palsgrave par l'Imprimerie nationale, 1852, in 4<sup>o</sup>, p. 18), et dans le *Supplément au Dictionnaire de l'Académie*, rédigé par M. BARRÉ sous la direction d'une commission de membres de l'Institut, je lis: »Il est souvent question des *haricots de Montaigu* dans les poésies du XVI<sup>e</sup> siècle, parce que les écoliers du Collège de Montaigu étaient presque exclusivement nourris de *haricots*«.

Ce «collège de pouillerie», comme dit RABELAIS (Liv. I, ch. XXXVII), fondé en 1314 par Gilles Aiscelin, archevêque de Rouen, avait été surnommé par les écoliers *Collège des haricots*, et la diète sévère qui en faisait la règle pensa être fatale à Érasme pendant un court séjour qu'il fit dans cette «*cour de la faim*«.

Les deux observations de M. GARNIER ne feront pas remonter plus haut l'âge de notre mot. Dans la grammaire de Palsgrave il s'agit évidemment de *haricot*, ragoût; et quant aux nombreuses poésies du XVI<sup>e</sup> siècle où figureraient les haricots de Montaigu, il est regrettable qu'on ne les ait pas citées; elles sont restées inconnues à tous les chercheurs, et jusqu'à nouvel ordre il faut les regarder comme non-existantes.

[P. 11] A propos des dénominations *pomme de terre* et *aardappel*, j'ai cité, d'après KLUGE, la forme dialectale allemande *grumbire*, qui s'explique comme *grundbirne* (erdbirne). L'illustre historien belge HENRI PIRENNE, que le gouvernement allemand détient toujours dans un petit village de

Thuringe<sup>1</sup>, m'envoie à l'occasion du mot cité la note suivante: «Vous citez le mot *grumbire* (*grundbirne*) donné à la pomme de terre dans quelques dialectes allemands. Je ne le connaissais pas, mais il m'a fort intéressé, car dans le parler wallon de ma ville natale, Verviers, la pomme de terre s'appelle *croupire*. La parenté me paraît évidente entre les deux mots. On explique «*croupire*» chez nous comme une expression formée de *crou* (tordu, de travers) et *pire* (poire). Faudrait-il admettre que ce mot vient de l'allemand, ou le contraire serait-il possible? Excusez cette petite invasion dans votre domaine». Il me paraît évident que le mot belge est une déformation du mot allemand; mais pour résoudre la question d'une manière définitive il faudrait avoir à sa disposition des renseignements détaillés sur l'extension des deux mots et sur les formes qu'ils revêtent dans les patois. Je ferai seulement remarquer que la pomme de terre s'appelle *crompir* dans le nord-est de la Bretagne et qu'on attribue ce mot aux troupes prussiennes d'occupation en 1814—1815.

[P. 12] Origine du mot. La plupart de mes correspondants admettent l'origine américaine du mot. Pourtant quelques-uns ont des doutes. Je citerai d'abord les observations d'ANTOINE THOMAS: «J'ai eu grand plaisir à vous lire; mais pour *haricot*, tout en admettant comme les botanistes que la chose vient d'Amérique, j'ai moins de propension que vous à reconnaître le mexicain *ayacotli* dans le français *haricot*. Les mots américains cités (cacao, chocolat, tomate, etc.) nous sont venus par le canal de l'espagnol, et sur *haricot* l'espagnol est muet».

J'ai relevé moi-même que la plupart des mots coloniaux d'origine américaine sont entrés en français en passant par l'espagnol, et que l'espagnol ne connaît pas *haricot*. Cependant

<sup>1</sup> Voir ma brochure: *Die verhafteten Professoren und die Universität in Gent*. Lausanne 1917. Elle existe aussi en anglais, en danois et en français.

je ne regarde toujours pas ce dernier fait comme un obstacle à l'étymologie américaine. Les Espagnols trouvant en Amérique des produits qui leur étaient inconnus ont introduit dans leur pays avec la chose le nom qui la désignait; de là *tomate*, *chocolate*, *cacao*, *patata*, etc. Quant aux fèves mexicaines, ils n'ont pas adopté leur nom mexicain, probablement par la très simple raison qu'ils n'ont pas senti le besoin d'une dénomination étrangère: les fèves mexicaines, tout en étant assez différentes des fèves européennes, leur ressemblaient pourtant assez pour qu'elles fussent désignées par le même nom; il n'y a là rien d'étrange. Pour la tomate, le cacao, etc., les Espagnols étaient bien obligés d'emprunter le nom étranger, puisque ces fruits ne ressemblaient à aucun fruit européen. Le silence de l'espagnol ne peut donc pas servir d'argument contre l'origine mexicaine du mot *haricot*. Il faut admettre que quelque colon français, longtemps après l'époque des *conquistadores*, ait introduit dans son pays le légume mexicain, dont il avait appris à apprécier les excellentes qualités et dont le nom lui était assez familier pour qu'il s'en servit en France. Je profite de l'occasion pour citer quelques lignes très suggestives que m'a écrites M. HUGO SCHUCHARDT le 24 septembre 1918: »Ich bin mit dem Ergebnis Ihrer Untersuchungen vollständig einverstanden, nur einige kleine Ergänzungen wären erwünscht, die wir aber wohl nur der Gnade des Zufalls verdanken könnten. Sie fühlen selbst dass die Reise des mexikanischen Namens für Bohne nach Frankreich der Erwartung zufolge über Spanien hätte gehen sollen. Ich habe in meinen Americana herumgeblättert; aber, ziemlich dürftig wie sie sind, haben sie in dieser Frage ganz versagt. Sollte das Wort nicht zu einer Zeit nach Paris gekommen sein als man dort *Payis* usw. sprach? Aus *ayico(te)* wurde dann in vermeintlicher Berichtigung *arico(t)*«.

Je finis en citant quelques observations de M. G. BAIST: »Die beiden Worte gehören auch zu meinen alten Sorgen ...

Ich glaube auch, dass die Homonyme etymologisch geschieden werden müssen; das Ragout war nie ein Bohnengericht. Die Phaseolusarten sind aus verschiedener Herkunft, in Frankreich im 16<sup>ten</sup> Jahrh. als Speise und wahrscheinlich älter, vergl. mein Zur Interpretation der Brevium Exempla Seite 36, aber es sind Varietäten aus der neuen Welt gekommen; *ayacotli* (*ayacotl*) wäre sachlich annehmbar, bleibt aber, wie Sie es ja auch ansehen, historisch unsicher« (carte postale du 22 février 1918). J'ai essayé de me procurer le livre que cite M. BAIST; mais tous mes efforts ont été vains. Après la paix j'aurai sans doute meilleure chance.

*Parvis.*

Dans ma notice étymologique sur ce mot j'ai surtout examiné les deux questions suivantes: Quelle est l'origine du sens architectural attaché au mot *paradisus*, et comment s'explique le *v* de *parvis*? Les deux questions sont également difficiles et délicates et attendent leur solution définitive, qui peut-être ne viendra jamais.

Mes correspondants se sont surtout occupés de la question phonétique.

L'explication du *v* de *parvis* comme un développement direct du *d* intervocalique latin a provoqué des remarques très divergentes et parfois passionnées. Les uns protestent énergiquement contre la possibilité de ce changement; les autres, et ce sont les plus nombreux, acceptent le passage de *d* à *v* comme la seule explication possible. Avant de citer les lettres qu'on a bien voulu m'adresser, je ferai remarquer que le passage de *d* à *v* se trouve, en dehors des langues mentionnées dans mon premier article, aussi dans le dialecte parlé dans les îles Féroé; pour les détails je renvoie à l'introduction grammaticale de l'Anthologie de V. HAMMERSHAIMB<sup>1</sup>. Voici maintenant quelques lignes d'une lettre (datée du 5 mars 1918) de M. HERBERT

<sup>1</sup> *Færøisk Anthologi*, København, 1891. Vol. I, LX.

WRIGHT, professeur à l'Université de Bangor: »With regard to the word *parvis*, I remember that when I was a student in Paris, I attended one of Paul Passy's lectures in which we used to try and reconstruct the pronunciation of Old French. He always assumed that the *d* (*feid*) of Old French represented a dental spirant on account of the English borrowing *faith* and as for intervocalic *d* he assumed that it was the voiced dental spirant *ð* and used to point to the word *parvis* as a proof. He always maintained that *v* developed out of *ð* < *d*. Your exposition of the various views held is extremely useful. In modern Cockney English, by the way, intervocalic *ð* > *v* e. g. *father* > *faver*, *mother* > *muver*. In Welsh there is an interesting example of the opposite process. *Cardiff* with *f* was originally a *v* and this *v* has in modern Welsh become *ð* (written *dd* — *Caerdydd*)«.

Sur la confusion entre *f* et *th* à la fin des mots anglais, M. W. G. HOWARD de Cambridge (Massachusetts) remarque: »Le mot *trough* se prononce d'ordinaire *trōf*. Dans ma jeunesse je l'ai toutefois prononcé *trōþ*, et j'ai rencontré plusieurs personnes qui en usaient de même, sans s'apercevoir de la différence entre leur prononciation et la normale«.

Il importe de constater que le changement contesté est connu dans d'autres parties de la Romania. A ce sujet je cite les lignes suivantes détachées d'une lettre (du 1<sup>er</sup> mars 1918) de M. H. MORF: »Da Meyer-Lübke in seiner Grammatik I § 557 & II § 20 reinen Wandel von interdent. *θ*, *ð* zu labiodent. *f*, *v* zugiebt, so ist es auffallend, dass er ihn für *paredisu* so schroff ablehnt. Der Wandel ist in den lebenden französischen Dialekten verbreitet; cf. z. B. lat. *cinere* > *ðēdrə* > *fēdrə* (> *hēdrə*) was ich schon in meiner Sprachlichen Gliederung Frankreichs aufführe«.

Il y en a qui tout en acceptant l'explication purement phonétique de *parvis*, sont enclins en même temps à admettre l'influence d'un autre mot. M. CARL APPEL observe: »Man

wird die kirchliche Natur des Wortes in Rechnung ziehen müssen um zu erklären, dass eben nicht \**parëis* und \**paris* < paradus geworden ist, und dass schon sehr frühzeitig ein Übergang des *d* > *v* stattgefunden hat. Ob das aber ohne Einwirkung eines anderen Wortes geschehen ist, bleibt mir fraglich. An *visus* freilich kann ich nicht glauben, wenigstens nicht wie Meyer-Lübke es erklärt« (Carte postale du 22 février 1918).

Pour l'explication des formes avec *v* qui se trouvent hors du domaine linguistique français, les opinions divergent beaucoup, et on ne peut pas s'en étonner, car la question est des plus délicates. Voici maintenant les différents essais d'explication qu'on a proposés.

Je commencerai par citer quelques lignes de M. CARLO SALVIONI qui se prononce en faveur de l'explication phonétique. Il écrit: «Circa a *parvis*. Ella ha ragione di connetterne la storia con quella delle spiranti intervocali. Qui in Lombardia conosciamo *-áva* per *-áta*, ecc. e io ritengo che bisogna muovere da *-áða*, che è, sempre a mio debole parere, espresso, o come realtà o come tradizione di una realtà anteriore nelle grafie *th* a *dh* (*othir*, udire, ecc.) dei testi medievali« (Carte postale du 13 mars 1918).

Dans un compte-rendu de mon opuscule M. GIULIO BERTONI se prononce décidément contre l'explication phonétique<sup>1</sup>: «Si sa che il nodo consiste nel *v*, intorno al quale il Nyrop stesso riconosce di non poter dire l'ultima parola. Pur non escludendo l'incrocio ammesso del Meyer-Lübke con *visus*, si capisce che gli sorride l'ipotesi di un trattamento fonetico del *d* attraverso a *ð* fino a *v*, ipotesi seducente, ma, a mio avviso forse inaccettabile, poichè la voce *paraviso* abbiamo in dial. dove il digradamento del *d* non è del tutto normale. Lasciando da banda le forme meridionali italiane (la questione delle consonanti intervocaliche nelle parlate meridionali va

<sup>1</sup> *Archivum Romanicum*, 1918, p. 269—70.

per gran parte ripresa dopo le osservazioni del Salvioni, *Per la fonetica e morfol. delle parlate merid. d'Italia*, pp. 22—28) c'è il sopras. *parvis* che dà seriamente da riflettere. D'altro canto piacerebbe pensare a uno sviluppo quale si è avuto in dialetti lomb. per voci come *strava strada* (si cfr. le antiche grafie *th dh*). Tutto sommato, a me pare però più probabile che paradisu sia divenuto \*paravisu in età antichissima per effetto di una ragione lessicale, cioè di un incrocio. In Vall' Intelvi c'è il nome loc. *Paraviso* («Boll. st. d. Svizz.-Ital.» XXII, 96).«

Une tout autre manière de voir est celle de M. JUD: «Die Darlegung der amerikanischen Herkunft von *haricot* scheint mir zwingend, wobei allerdings *haricot*, „ragoût“ dunkel bleibt; die Darlegungen über die Herkunft von *parvis* sehr anregend, wenn auch die ausserfranzösische Formen mit *v* wohl als Entlehnungen aus dem Französischen aufzufassen wären, eine Annahme, die zunächst chronologisch und geografisch wahrscheinlich ist, aber doch noch weitere Stützen bedarf». (Carte postale du 31 juillet 1918.)

Autant d'auteurs, autant d'opinions différentes, autant de raisonnements ingénieux et fertiles. Espérons que les nuages qui voilent encore certaines parties de l'histoire de *haricot* et de *parvis*, se disperseront quelque jour grâce aux efforts réunis des romanistes de tous les pays.

Août—Décembre 1918.

## ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 9. *Paon*. M. Emm. Philipot, qui a bien voulu corriger les épreuves de ces études, remarque à propos du cri du paon: «On joint le plus souvent une consonne à ce cri. J'ai entendu «Méol!» Plus souvent encore: «Léon!» Le paon appelle Léon; et si une des personnes de la société s'appelle Léon, on ne se prive pas de cette innocente plaisanterie qui consiste à lui dire que le paon l'interpelle.»

P. 12. *Vrombissement*. J'aurais dû citer aussi le verbe *vrombir*, qui désigne un bourdonnement par ex. celui du hanneton; dans la langue actuelle il se dit généralement du bruit des aéroplanes: *Le moteur de l'aéroplane vrombit*. Selon M. Emm. Philipot *vrombir* est d'origine dialectale. C'est un mot de la Thiérache qui a été lancé par Jean Richepin aux alentours de 1880.

P. 25. Comme exemple d'une désignation formée avec les seules initiales nous rappellerons le terme *rat* qui s'applique au Réserviste de l'Armée Territoriale. Ajoutons que le *bataillon* devient souvent le *bâton* à cause de l'abréviation graphique *bat<sup>m</sup>*. (Voir Gaston Esnault dans le *Mercury de France*, Vingt-neuvième Année, 16 avril 1918, p. 644). M. Jean Gateau me rappelle une illustre abréviation du commencement de la guerre, les *Anzacs*. Un volume anglais a paru sur eux et a été très commenté dans la presse française. A. N. Z. A. C. désignait en 1915 les troupes britanniques de Gallipoli: *Australia-New Zealand-Army corps*. On l'employait comme adresse postale.

P. 27. M. Georges Prévot écrit: «On sait que les croisades, les guerres d'Italie, les guerres de Trente ans et de Sept ans, les guerres de la Révolution et de Napoléon, pour ne signaler que les principales, ont enrichi la langue française d'un très grand nombre de termes (*Mercury de France*, 16 janvier 1919, p. 258). Cependant M. Prévot ne cite que des mots d'origine italienne et datant du XV<sup>e</sup> ou du XVI<sup>e</sup> siècle.

P. 30. *Défaitiste*. J'ajoute ce mot qui est de date assez récente. Il désigne celui qui croit à la défaite de son pays, et par extension celui qui croit une chose vouée à l'insuccès. On dira ainsi: *Les défaitistes étaient nombreux au commencement de 1918. Les défaitistes de la musique française.*

P. 32. *As* est devenu la dénomination spéciale d'un aviateur excellent.

P. 42. *Poilu*. Pour ce mot, je renvoie aux observations intéressantes qu'à publiées M. Gaston Esnault dans le *Mercure de France*, Vingt-neuvième Année, 1<sup>er</sup> avril 1918, p. 440—442.

P. 43. *Tract* s'employait avant la guerre surtout par la propagande catholique.

P. 43. Il est bien entendu que les prisonniers de guerre français internés dans les camps allemands empruntent des vocables allemands à leur entourage. Il se servent de mots tels que *brot*, *kartoffel*, *ersatz*, *arbeit*, *brief*, *gefangen*, *strafe*, *zwanzig*, *fünfzig*, *kaput*, *verboten*, etc. (voir A. Dauzat dans le *Mercure de France*, 16 mars 1919, p. 250—51).

P. 49. M. Emm. Philipot me fait savoir que le mot *Crompire* (pomme de terre) est noté en Franche-Comté par Ch. Beauquier.

P. 50. Sur le rapport étymologique possible entre *haricot*, ragoût de mouton, et *haricot*, légume, M. Emm. Philipot remarque: «Pour voir s'il y avait quelque chose de vrai dans l'indication de Littré-Clédat, qui suggèrent que le haricot (légume) aurait été culinairement associé au haricot de mouton, j'ai déniché un vieux traité de cuisine de 1732. Il n'y est pas question de haricots (légumes) au chapitre «Cotelettes de mouton en haricot». Le légume du haricot de mouton, à cette date comme actuellement, était essentiellement le navet. Il me paraît donc, que pour expliquer l'évolution non phonétique d'*ayacott*, on ne peut invoquer une analogie par contiguïté immédiate. Mais il y a eu contiguïté culinaire plus générale, et il faut certainement en tenir compte.»